A paraître prochainement dans les cahiers de

SPARTACUS

Résistance

recueil de poèmes de

Victor SERGE

sous couverture en deux couleurs, présentation soignée

Prix de souscription, 5 francs

Des exemplaires sur papier de luxe, signés par l'auteur, sont mis en vente au profit de Victor Serge, au prix de 25, 50 et 100 francs (à adresser à J. Lefeuvre, 15, rue de la Huchette, Paris (5e), C. Chèques Postaux, Paris, 633.75).

LE SERVICE DE LIBRAIRIE DE MASSES

vous offre quelques bons ouvrages à prix réduits :

La Collection complète de la Revue « NOUVEL AGE »
12 numéros d'une valeur de 120 francs, franco : 30 francs.
(Henry POULAILLE, PEISSON, DABIT, GIONO, etc. etc.)

Cinq grands livres d'ELIE FAURE

Montaigne et ses 3 Premiers nés.
Les Constructeurs.
Regards sur la terre promise.
L'Arbre d'Eden.
Méditations catastrophiques.

ensemble et franco (au lieu de 60 francs) : 35 francs

Cinq bons OUVRAGES PAYSANS

Léon Gerbe : Amblard et la Solitude.
Emile Guillaumin : Panorama de l'Evolution Paysanne.
H. Hisquin : Plaisir des Paysans.
Jules Reboul : La vie de Jacques Baudet.
Neel Doff : Une fourmi ouvrière.

ensemble et franco (au lieu de 55 francs) : 30 francs

Les trois colis ensemble : 90 francs

MASSES — MARS 1939 — No 3 — 3 Francs

7e Année - Nouv. série - Mensuel N° 3 MARS 1939 - 3 fr.

MASSES

Victor Serge : Puissance et limites du Marxisme.
Henry Poulaille : Lacasse, peintre de la peine des hommes.
Jacques Prévert : Election Pontificale.

Après la défaite espagnole.
Gina Bénichou : Autorité et privation.
Julien Coffinet : La vie de Marx.
Jacques Perdu : Félicien Challaye chez les nazis.
Lucien Martin : Science et National-Socialisme.
Simon Rubak : Les couches moyennes et la Révolution.
Charles Vincent : L'Armée Rouge.
Marc Bernard : Bilan du Théâtre : Dullin et l'Atelier.

LES HOMMES ET LES ŒUVRES

par A. Patri, Pierre Halbwachs, J. Coffinet, A. Topel, Jacques Perdu.

MASSES

Directeur :

René Lefeuvre

Adresser la correspondance à Lefeuvre, 15, rue de la Huchette, Paris (5e).

La Rédaction reçoit le premier et le troisième jeudi du mois, 15, rue de la Huchette (métro St-Michel), de 5 h. à 7 h.

ADMINISTRATION

Librairie J. Thomas,

6, place Barbès, Agen (L.-et-G.)

C. C. P. **Masses,** 6, Place Barbès, Agen — 152.94 Bordeaux.

Abonnements :	1 an	6 mois
France.	30 fr.	16 fr.
Etranger...	45 fr.	25 fr.

—o—

PRIMES OFFERTES A NOS ABONNÉS:

12 fr. de brochures **Spartacus.**

Une fourmi ouvrière, de Nel Doff.

Copains, de Chpilevsky.

Les Hommes du 1905 **Russe,** de Matvew.

Engels : Ludwig Feuerbach.

Marc Bernard : Les Journées ouvrières des 9 et 12 Février 1934.

Lénine : pages choisies.

Aline : Lénine à Paris.

—oOo—

Et les numéros spéciaux du Crapouillot:

L'Anarchie, par Victor Serge, J. Bernier et A. Croix.

Le Vatican, par Ray. A. Dior.

Le crime et les perversions sexuelles, par le Docteur R. Allendy.

Au SOMMAIRE :

du numéro 1

Nouvelle Etape — La grève du 30 Nov.
Gina Bénichou : Septembre 1938.
Robert Delny : La mentalité réactionnaire et l'homme nouveau.
Jean Jacquot : Une interprétation chrétienne du freudisme.
A. Patri : Humanisme ou inhumanisme chez Marx.
Julien Coffinet : L'économie de guerre.
Paul Bénichou : Pour un art Révolutionnaire indépendant.
Jacques Perdu : Livres sur l'Espagne.
LES HOMMES ET LES ŒUVRES
par Marc Bernard, A. et S. Lemière, Michel Fernet, Pierre Halbwachs, Charles Vincent, Lucien Martin.

du numéro 2

Menaces et espoirs. — Le fascisme à Wall Street. — Spartacus 1919-1939.
Paul Bénichou : C'est pour Dieu.
Jean Jacquot : Réalité et Imagination.
A. Patri : Lénine et la dialectique de Hegel.
Jacques Perdu : Psychologie du Néo-Bolchevisme.
Julien Coffinet : L'étatisme et le capitalisme.
Trois lettres inédites de Victor Hugo.
Edouard Peisson : La lettre de Jean Giono aux paysans.
Charles Vincent : Les jésuites et la science de la contre-révolution.
LES HOMMES ET LES ŒUVRES
par Michel Fernet, Marc Bernard, Paul Miray, Lucien Martin, A. Topel, Jacques Perdu, René Lefeuvre.

DU PROCHAIN NUMERO

Jacques Perdu : Corporatisme et Corporations.
S. Rubak : Les classes moyennes : de Man s'est-il trompé ?
Jean Jacquot : Pages d'un journal (suite).
Charles Vincent : Le mouvement ouvrier anglais pendant la guerre de 1914.
Jean Prader : Réflexions sur l'antisémitisme.
J.-G. Gorkin : Où va l'Espagne ?
La tragédie du prolétariat espagnol.

Jacques PREVERT

ELECTION PONTIFICALE

Le soir tombe sur la campagne électorale à Rome
le pape est élu
aux quatre coins cardinaux il y a des cardinaux qui font la gueule
ils ne seront pas pape [*en coin*
tout est foutu
c'est alors qu'au balcon
sérieux comme un pape
paraît le pape
entouré de ses sous-pape
il a sur la tête la coiffure à trois cornes appelée tiare
et il étend la main
la foule se prosterne
la foule cherche sa salive
la foule trouve sa salive
la foule la crache par terre
la foule se roule dans son crachat
le pape fait avec sa main de pape un geste de pape
on ferme la fenêtre
et la foule s'en va
s'en va par la ville en répétant
ça y est
nous l'avons vu
nous l'avons touché du regard
un peu plus tard assis sur ses fesses dans son carosse de nougat doré le grand tôlier du vatican fait le tour de son quartier réservé et puis il rentre au vatican où fier lui aussi comme un pape son vieux papa l'attend.
effusions familiales
grandes eaux lachrymales
le père a une tête de vieux paysan
il fume la pipe
il est simple
hélas hélas
la pipe au papa du pape pue
on ouvre les fenêtres on brûle du sucre... on ferme les fenêtres
ce qu'il faut avant tout c'est de la tenue
mais tous les ruisseaux mènent à Rome et voilà l'évêque (2) qui surgit en agitant sa crosse
son visage est défait comme un vieux lit
il titube... l'indignation est générale... le saint père écarte son vieux père qui veut faire à l'évêque un mauvais parti et s'approchant de l'évêque lui dit :
On dirait que vous avez bu
et il le lui dit avec une tellement grandiose expression de mépris que tous les cardinaux en sont glacés jusqu'aux os.
silence

grand silence mais de courte durée
car l'évêque est plus ivre que le pape ne le pensait
et comme il a appris les mauvais mots dans un bordel de la rue de l'échaudé il dit ce qu'il lui plait de dire
dans tous les cas si je suis saoul ce n'est pas avec ce que tu m'a payé... tout pape que tu es... Mais il éternue parce qu'il a froid à la tête depuis que le chien lui a fauché la mitre.
Fermez les fenêtres dit le pape
un sous-pape répond à sa sainteté que les fenêtres sont déjà fermées
excusez-moi dit le pape on peut se tromper je ne suis infaillible que lorsque je parle des choses de la religion
soudain l'évêque
infaillible.. toi toi... tu me fais marrer... face de pet... les choses de la religion... infaillible... il y a de quoi se les mordre... viel os sans viande j'en ai marre des choses de la religion
et puis d'abord pourquoi que tu es pape et pas moi... hein peux-tu [me le dire..
t'as profité de mon voyage pour te faire élire
combinard.... cumulard
tout ce que tu veux c'est te remplir la tirelire
mais le pape le désigne dramatiquement du doigt
Barnabé je vous mets à l'index....
alors l'affreux vieillard éclate de rire
il est tête nue
il se secoue
il secoue toute l'eau du ruisseau
il éternue
il est trempé comme un vieux tampon-buvard abandonné sous la pluie dans la cour d'une mairie triste
trempé comme un vieux morceau de pain dans un verre d'eau sale
et il hurle
et il tonitrue...
Ah ! il est bath le pape
il est gratiné le pape
et il se vautre
il plaisante salement l'index sacré
Sais-tu où on le met l'index dans la rue de l'échaudé
c'en est trop
l'autre affreux vieillard lève le bras pour frapper
l'autre affreux vieillard c'est le pape
il faut appeler les choses par leur nom
un chien c'est un chien
un tournesol c'est un tournesol
une petite fille qui joue au cerceau dans une allée du Luxembourg
c'est une petite fille qui joue au cerceau dans une allée du Luxem- [bourg
le Luxembourg c'est un jardin
un jardin c'est un jardin
une fleur c'est une fleur
mais un pape qu'est-ce que c'est
un affreux vieillard

---

(1) Fragment du poème : *Crosse en l'air*, paru aux éditions *Soutes*.
(2) Personnage déjà apparu au début de cette histoire.

Victor SERGE

Puissance et limites du marxisme

Le Marxisme a subi, depuis la publication du **Manifeste Communiste** en 1848, bien des transformations et bien des attaques. Il se trouve encore des critiques — et parfois bien intentionnés — pour l'affirmer périmé, refuté, ruiné par l'histoire. L'obscure mais énergique conscience de classe des derniers défenseurs du mode capitaliste de la production voit pourtant en lui son ennemi spirituel et social le plus dangereux. Les contre-révolutions préventives d'Italie et d'Allemagne se réclament a juste titre de l'antimarxisme. Par contre, presque tous les mouvements ouvriers qui ont atteint à une certaine puissance se sont inspirés du marxisme. La C. N. T. d'Espagne fait seule exception à cette règle et l'expérience n'a que trop fait ressortir jusqu'ici la gravité de sa carence idéologique à un moment où la conscience du prolétariat était appelée à devenir l'un des facteure décisifs d'une révolution en cours, d'une révolution peut-être avortée aujourd'hui précisément par suite de l'incapacité politique des révolutionnaires. L'actif historique du marxisme n'est pas contestable. Les partis marxistes de la IIe Internationale ont rassemblé, organisé, amené à une dignité nouvelle, formé aux mœurs démocratiques la classe ouvrière d'avant-guerre. Ils se sont révélés en 1914 prisonniers du capitalisme qu'ils combattaient tout en s'y adaptant (ils s'y adaptaient davantage en réalité qu'ils ne le combattaient) ; mais c'est un parti marxiste qui sût démêler dans la chaotique tourmente de la révolution russe, les principales lignes de forces, s'y intégrer avec le constant souci de l'intérêt supérieur des travailleurs, se faire au sens le plus réaliste du mot l'accoucheur d'un monde nouveau. Tout le poids des luttes sociales de l'après-guerre fut assumé par des marxistes, spartakistes en Allemagne, Tiessniaki en Bulgarie, communistes partout. Plus tard, au moment de son plus bel essor, la révolution chinoise subit fortement l'influence du marxisme révolutionnaire des Russes, — déjà très déformé du reste par la réaction qui monte en U. R. S. S. Le marxisme allemand, sous ses deux formes, socialdémocrate et communiste, s'est révélé incapable de résistance virile en présence de l'offensive nazie. C'est sans doute là, notons-le en passant, avec la dégénérescence du bolchevisme la plus grande défaite que le marxisme ait subi. Il s'en relève pourtant à l'échelle internationale. Pendant que des oppositions irréductibles se font persécuter et exterminer par le stalinisme, les socialistes autrichiens livrent un combat désespéré, mais héroïque et qui les sauve de la démoralisation ; les mineurs socialistes des Asturies portant en 34 au fascisme espagnol ce qu'on peut appeler le « coup d'arrêt ».

Il serait ridicule de séparer la pensée marxiste de ces réalités sociales. Le marxisme est bien plus qu'une doctrine scientifique **un fait historique** qu'il convient, pour l'apprécier, d'embrasser dans toute son ampleur. On s'aperçoit alors que depuis la naissance, l'avènement et la

corruption du christianisme, il n'y a pas eu dans la vie de l'humanité d'événement plus considérable.

II

Ce fait déborde de toute évidence, le domaine de la lutte des classes et s'incorpore à la conscience de l'homme moderne, — quelle que soit, du reste, l'attitude de cet homme à l'égard du marxisme. Il est très secondaire de se demander si la théorie de la valeur ou de la plus-value, ou celle de l'accumulation du capital, demeure intégralement vraie... Question vaine, au fond, et même entachée de puérilité. La science n'est jamais faite, elle se fait toujours. La science pourrait-elle être autre chose que révision constante d'elle-même, recherche incessante d'une approximation plus grande de la vérité ? Pourrait-elle se passer de l'hypothèse et de l'erreur, — de l'erreur de demain qu'est la vérité (l'approximation la plus grande de la vérité) d'hier ? Secondaire aussi de constater que certaines prévisions de Marx et d'Engels n'ont pas été confirmées par l'histoire et que par contre bien des faits se sont produits qu'ils n'avaient pas prévus...

Marx et Engels furent trop grands — trop intelligents — pour se croire infaillibles et prétendre au prophétisme. Il est vrai — mais il n'importe — que leurs continuateurs n'ont pas toujours été à la hauteur de leur sagesse. Ce qui reste, c'est que le marxisme a modifié le mode de penser de l'homme de ce temps. Nous lui devons un renouvellement et un accroissement de conscience. Sur quels points ? Nul ne conteste sérieusement, depuis Marx, le rôle de l'économique dans l'histoire. Les rapports entre l'économique, le psychologique, le social, le moral apparaissent aujourd'hui, même aux adversaires du marxisme, sous des aspects tout à fait différents de ceux qu'on leur prêtait avant Marx. Il en est de même du rôle de l'individu dans l'histoire ; du rapport de l'individu avec les masses et la collectivité. Le marxisme enfin nous apporte un sens que j'appellerai **le sens historique** ; il nous fait prendre conscience de vivre dans un univers en voie de transformation, nous éclaire sur notre fonction possible — et nos limites — dans cette lutte et cette création continues, nous apprend à nous intégrer, avec toute notre volonté, toutes nos capacités, à l'accomplissement de processus nécessaires, inévitables ou souhaitables, selon le cas. Et c'est ainsi qu'il nous permet de conférer à nos existences isolées une haute signification en les ramenant, par une prise de conscience qui exalte et enrichit la vie spirituelle, à la vie collective, innombrable et permanente dont l'histoire n'est que le récit.

Cette prise de conscience commande l'action et dès lors l'unité de l'acte et de la pensée. Voici l'homme réconcilié avec lui-même, quel que soit le poids de son destin. Il ne se sent plus le jouet de forces aveugles et démesurées. Il ouvre les yeux sur les pires tragédies et même au plus noir des défaites se sent grandi par sa capacité de comprendre, sa volonté d'agir et de résister, le sentiment indestructible d'être lié dans toutes ses aspirations aux masses humaines en marche à travers le temps.

III

On ne peut pas plus méconnaître le rôle de l'économique dans l'histoire que la sphéricité de la Terre... Et ceux-là mêmes qui le discutent

ne le méconnaissent point. Je voudrais souligner ici un fait important auquel on n'a pas jusqu'ici porté attention suffisante. Les adversaires de la classe ouvrière se sont largement assimilé l'apport du marxisme. Les gouvernants, les chefs de l'industrie et de la finance, les meneurs de foules font quelquefois brûler les œuvres de Marx et jeter les marxistes en prison ; mais traitant de la réalité sociale, ils rendraient des points aux économistes et aux politiques marxistes. Et si les universitaires qu'ils rétribuent réfutent la théorie de la plus-value, ils n'en mettent pas moins la plus grande énergie et la plus grande dureté à défendre la part prélevée par les classes riches sur le revenu de la collectivité. Le marxisme inavoué des ennemis du socialisme est peut-être en train de devenir un des plus redoutables moyens de défense des classes privilégiées.

IV

Le marxisme subit, dans sa propre histoire, les conditions de développement qu'il analyse. Il ne saurait les surmonter que dans une faible mesure, toute prise de conscience étant effet avant de devenir cause et demeurant liée (soumise) à des conditions matérielles (sociales) préexistantes. « L'existence sociale détermine (préexiste à) la conscience ».

Le marxisme de l'apogée du capitalisme a été conformiste dans son ensemble. Fort peu de ses tenants, une Rosa Luxembourg, un Lénine, un Trotsky, un Hermann Gorter, entrevirent dans le temps présent des horizons plus vastes que ceux de la prospérité capitaliste. Ou ce ne fut que d'une hauteur philosophique détachée de l'action immédiate. Ou par des réminiscences du vieil utopisme chrétien (qui fut hébreu — dans notre civilisation — avant d'être chrétien : relisez les prophètes).

Le marxisme de l'époque impérialiste s'est scindé. National et contre-révolutionnaire dans les pays où il avait été réformiste ; révolutionnaire et internationaliste en Russie, dans le seul pays où l'effondrement d'un ancien régime obligea le prolétariat à remplir pleinement sa mission.

Le marxisme de la révolution russe a été d'abord ardemment internationaliste et libertaire (la doctrine de l'Etat-commune, le fédéralisme soviétique) ; puis il est devenu, de bonne heure, de par l'état de siège, de plus en plus autoritaire et intolérant. (1).

Le marxisme de la décadence du bolchevisme — c'est-à-dire celui de la bureaucratie qui a évincé du pouvoir la classe ouvrière — est totalitaire, despotique, amoral et opportuniste. Il aboutit aux plus curieuses et aux plus révoltantes négations de lui-même.

Qu'est-ce à dire sinon que la conscience sociale sous ses formes les plus élevées ne s'évade pas des réalités qu'elle exprime, qu'elle éclaire et qu'elle tend à surmonter ?

V

Telle est la vérité du marxisme qu'elle se nourrit de ses propres défaites. Sans doute conviendrait-il de discriminer ici entre la méthode sociologique, scientifique à proprement parler, et les déductions, les applications qu'on en fait dans l'action (Inséparables, en réalité, et ce n'est pas le cas de la seule sociologie marxiste, mais de toutes les

disciplines de connaissance liées à l'activité humaine d'une façon immédiate). Il ne nous appartient ni de forcer les événements ni de les diriger, ni même de les prévoir, encore que nous fassions sans cesse tout cela avec des succès divers ; notre action, étant créatrice, s'aventure forcément dans l'incertain ; et ce que nous ignorons l'emportant de coutume sur ce que nous savons, nos succès sont des réussites assez étonnantes. Il suffirait à l'action marxiste d'enregistrer le prodigieux succès du parti bolchevik en 1917 (Lénine-Trostki), les prédictions d'Engels sur la grande guerre de l'avenir et ses conséquences, quelques lignes de la motion du Congrès international de Bâle (1913) pour être justifié comme l'action la plus rigoureusement scientifiquement pensée de ce temps. Mais jusques au plus profond de la défaite, il en est de même. Veut-on comprendre les défaites du socialisme ? On ne le peut que par l'analyse marxiste de l'histoire. Le marxisme s'est révélé impuissant en Allemagne devant la contre-révolution nazie ; mais seul il nous rend compte de cette victoire d'un parti de déclassés, payé et soutenu, pendant une crise économique sans issue, par les dirigeants de la haute bourgeoisie. Cette passe complexe de la lutte des classes, préparée par l'humiliation nationale de Versailles et par les massacres de prolétaires révolutionnaires (Noske, 1918-1921) nous est rendue pleinement intelligible par la seule pensée scientifique de la classe vaincue. Et c'est une des raisons qui rend cette pensée si redoutable aux vainqueurs.

Il en est de même de l'effroyable dégénérescence de la dictature du prolétariat en U.R.S.S.. Là encore, le supplice des vieux révolutionnaires exterminés par le régime qu'ils ont créé, n'est qu'un fait de lutte de classes ; le prolétariat évincé du pouvoir par la caste des parvenus installée dans le nouvel Etat ne peut se rendre compte des raisons profondes de sa défaite et s'orienter vers les luttes de demain que par les moyens de l'analyse marxiste.

VI

Le marxisme du temps de la prospérité capitaliste a naturellement manqué d'esprit révolutionnaire. Il n'a osé ni concevoir ni vouloir la fin de la société où il vivait. Manquant de cette audace, il s'est renié lorsqu'elle est devenue nécessaire, car il est des heures où vivre c'est oser.

Le marxisme de la première grande crise révolutionnaire du monde contemporain, principalement représenté par les Russes, c'est-à-dire par des hommes formés à l'école du despotisme a fait preuve d'un autre manque d'audace tout aussi funeste : il n'a pas osé se montrer libertaire. Ou plutôt, il l'a fait en paroles et pendant peu de temps, pendant la courte période de démocratie soviétique qui va d'octobre 1917 à l'été 1918. Puis, il s'est ressaisi et résolument engagé dans la voie du vieil étatisme autoritaire et bientôt totalitaire. Il a manqué d'esprit de liberté. (2)

Il est facile d'expliquer — et même de justifier — par des périls mortels, la politique de salut public magnifiquement énergique de Lénine, de Trotski, de Dzerjinski, — cette évolution du marxisme bolchevik. Facile et juste de reconnaître qu'elle a d'abord assuré la victoire des travailleurs et une victoire acquise au milieu de difficultés réellement inouïes. Il convient de reconnaître qu'elle a ensuite **entraîné** la défaite

des travailleurs par la bureaucratie. Les chefs du bolchevisme des grandes années n'ont manqué ni de savoir, ni d'intelligence, ni d'énergie ; ils ont manqué d'audace révolutionnaire toutes les fois qu'il eut fallu chercher (après 1918) des solutions dans la liberté des masses et non dans la contrainte gouvernementale. Ils ont systématiquement bâti non l'Etat-Commune libertaire qu'ils avaient annoncé, mais un Etat fort au sens vieux du mot, fort de sa police, de sa censure, de ses monopoles, de ses bureaux tout-puissants. Le contraste est saisissant, à cet égard, entre le programme du bolchevisme de 1917 et l'œuvre étatique du bolchevisme à partir de 1919 (3).

Après la victoire dans la guerre civile, la solution **socialiste** des problèmes de la nouvelle organisation sociale eût dû être recherchée dans la démocratie ouvrière, l'émulation des initiatives, la liberté d'opinion, la liberté des groupements **ouvriers**, — et non, comme elle le fut, dans le monopole du pouvoir, la répression des hérésies, le « monolithisme » du parti unique, l'étroite orthodoxie d'une pensée gouvernementale. L'autorité et la pensée d'un seul parti devaient faire prévoir l'autorité et la pensée d'un seul chef. Cette extrême concentration du pouvoir, cette horreur de la liberté et de la variété idéologique, cette accoutumance à l'autorité absolue désarmèrent les masses et entraînèrent l'affermissement de la bureaucratie. Quand Lénine et Trotski s'aperçurent du danger et voulurent réagir (timidement d'abord : la plus grande hardiesse de l'opposition de gauche du parti bolchevik fut de réclamer le retour à la démocratie **intérieure** du parti et jamais elle n'osa contester la théorie du parti unique), il était trop tard.

La peur de la liberté, qui est peur des masses, marque presque tout le développement de la révolution russe. S'il s'en dégage un enseignement capital susceptible de vivifier et d'assainir le marxisme, aujourd'hui plus menacé que jamais par la fin du bolchevisme, on le peut formuler en ces termes : le socialisme est démocratique en son essence, le mot démocratique devant être pris ici en son sens libertaire. On voit aujourd'hui en U.R.S.S. que sans liberté d'opinion, de parole, de critique, d'initiative, la production socialisée ne peut qu'aller de crises en crises. La liberté est aussi nécessaire au socialisme, l'esprit de liberté est aussi nécessaire au marxisme que l'oxygène aux êtres vivants. (4)

VII

Précisément à la suite de son éclatante victoire spirituelle et politique dans la révolution russe, le marxisme est aujourd'hui menacé d'un immense discrédit et, dans le mouvement ouvrier, d'une démoralisation sans nom. Il serait vain de se le dissimuler. On a vu, au pays de la victoire socialiste, le parti marxiste jouissant du prestige le plus grand, le plus légitime, subir en quinze années une dégénérescence déconcertante ; en arriver à déshonorer et massacrer ses héros de naguère ; tirer de leur dévouement même, pour des impostures judiciaires fondées sur des faux éclatants des effets plus sinistres encore que déroutants. On a vu la dictature du prolétariat se transformer presque insensiblement en une dictature de fonctionnaires et de policiers sur le prolétariat ; la classe ouvrière, encore enthousiasmée par ses récentes conquêtes, vouée à une condition morale et matérielle sensiblement inférieure à celle qu'elle avait sous l'ancien régime (5) ; les paysans dépossédés et déportés par millions, l'agriculture ruinée par la collectivisa-

tion forcée ; la science, la littérature, la pensée littéralement enchaînées ; le marxisme réduit à des formules fréquemment remaniées, vidées de leur contenu vivant, falsifiées, grossièrement adaptées aux intérêts d'un régime antisocialiste par ses mœurs, ses manifestations, les formes nouvelles de l'exploitation du travail qu'il institue sur les bases de la propriété collective des moyens de production. On a vu, on voit enfin l'indescriptible spectacle de la Terreur noire, établie en permanence dans l'U.R.S.S. ; on a vu, on voit le culte du Chef, la corruption des intellectuels et des organisations ouvrières de l'étranger, le mensonge systématique répandu par une presse à grand tirage dite « communiste », la police secrète de Moscou assassinant ou ravissant jusqu'en Espagne, jusqu'en Suisse, ses adversaires ; on a vu cette gangrène se communiquer à l'Espagne en révolution pour y compromettre peut-être irrémédiablement (à ce moment de l'histoire) le sort des classes laborieuses... Et ce n'est pas fini. Toutes les valeurs qui font la grandeur du socialisme sont dès lors compromises, oblitérées, souillées. Une division mortelle, entre aveuglés et clairvoyants, fourbes et honnêtes s'approfondit dans la classe ouvrière, provoquant déjà des luttes fratricides, rendant en tout cas (momentanément) impossible tout progrès spirituel : car il n'est plus question d'aborder avec bonne foi et courage intellectuel une seule question théorique ou pratique ressortisant du marxisme. La catastrophe sociale de l'U. R. S. S. atteint ainsi dans sa croissance, dans sa vitalité, la conscience de l'homme moderne.

J'écrivais à André Gide, en mai 1936, avant qu'il ne partit pour la Russie : « Nous faisons front contre le fascisme. Comment lui barrer la route avec tant de camps de concentration derrière nous ? Le devoir n'est plus simple, vous le voyez. Il n'appartient plus à personne de le simplifier. Nul conformisme nouveau, nul mensonge sacré ne saurait empêcher le suintement de cette plaie... En un sens seulement, l'U. R. S. S. demeure la plus grande espérance des hommes de notre temps : c'est que le prolétariat soviétique n'a pas dit son dernier mot ».

Toute lutte sociale est aussi une émulation. Pour que le socialisme l'emporte sur le fascisme, il faut qu'il lui soit nettement supérieur par la condition qu'il apporte à l'homme.

VIII

Est-il besoin de souligner une fois de plus que le marxisme obscurci, falsifié et ensanglanté des fusilleurs de Moscou, n'est plus du marxisme ? Qu'il se ruine, se dément, et se réfute, se démasque, se paralyse lui-même ? Les masses, par malheur, mettront du temps à s'en apercevoir. Elles ne vivent pas sur une pensée claire et rationnelle, mais sur des sentiments que l'expérience modifie lentement par voie de réactions... Comme tout cela se passe sous les enseignes usurpées du marxisme, il faut nous attendre, de la part des masses incapables d'appliquer à cette tragédie l'analyse marxiste, à une réaction contre le marxisme. Nos ennemis ont beau jeu.

La pensée scientifique ne pourra cependant pas rétrograder en deça du marxisme ; ni la classe ouvrière se passer de cette arme intellectuelle. Au demeurant, la classe ouvrière d'Europe achève en ce moment de récupérer ses forces amoindries par les saignées de la guerre mondiale. Une nouvelle classe ouvrière se reconstitue en U.R.S.S. sur une base industrielle considérablement élargie. La lutte des classes continue ; on entend distinctement craquer, en dépit des replâtrages totalitaires, la charpente du vieil édifice social. Le marxisme connaîtra encore bien des fortunes diverses, peut-être même des éclipses. Sa puissance, conditionnée par les circonstances historiques n'en apparaît pas moins indéfectible en définitive puisqu'elle est celle du savoir alliée à la nécessité révolutionnaire.

Victor SERGE.

---

(1) Dès 1919 le bolchevisme commence à dénier à tous les dissidents de la révolution le droit à l'existence politique.

(2) Rendons justice à Rosa Luxembourg qui, dès 1918, adressait aux bolcheviks ce grave reproche. (*La Révolution Russe*, édit. Spartacus, 2 fr.).

(3) J'ai exposé les idées et les faits dans *Lénine* 1917 et *l'An I de la Révolution russe*. Rien de plus caractéristique de l'erreur des bolcheviks que tel projet de règlementation minutieuse de la répartition des vivres, écrit de la main de Lénine ; le projet de militarisation du travail de Trotsky ; les schémas économiques publiés par Boukharine à la veille de la NEP ; la funeste obstination du Comité Central à persévérer dans les voies du communisme de guerre alors que le pays en mourait manifestement ; les répressions d'Astrakhan et de Cronstadt ; la suppression de tous les partis et groupements ouvriers révolutionnaires par le parti communiste.

(4) Notons que Trotsky dans la *Révolution trahie* (1935-1936) s'est attaché à démontrer la nécessité de la démocratie ouvrière pour le bon fonctionnement de la production et a, pour la première fois, formulé sur le plan soviétique la revendication de la liberté des partis ouvriers.

(5) Une analyse très minutieuse de toutes les données soviétiques officielles sur les salaires, faites par le cabinet économique du prof. Prokopovitch et publiée dans le N° 133 du *Bulletin* de ce cabinet (en russe, Prague — Novembre-Déc. 1937) permet de conclure que les salaires actuels des travailleurs soviétiques sont de 30 % environ inférieurs à ce qu'ils étaient avant la révolution. Il s'agit de salaires réels. Ceci cadre parfaitement avec les observations que j'ai poursuivies sur place pendant de longues années et consignées dans *Destin d'une Révolution*.

Gina BENICHOU.

AUTORITÉ ET PRIVATION

Les lois de la nature sont d'une rigoureuse nécessité. Fou serait celui qui essayerait de s'y soustraire. C'est bien en vain qu'il s'insurgerait contre les lois de la vie et de la mort. L'homme n'a d'autre choix que de se plier ou de mourir. La nature sur laquelle il n'a pas de prise, lui impose ses règles impérieuses, l'obligeant — d'autorité — à une adhésion résignée.

Aux lois de la nature viennent se mêler, en paraissant s'y confondre, les lois de la société. L'ordre social semble une des formes de l'ordre naturel, inluctable comme lui, et de nécessité aussi absolue.

Et de même que dans la nature l'homme subit des limitations éternelles, de même au sein de la société les limitations et les contraintes semblent éternelles. Entre la nature et la société, l'homme demeurerait enserré, élément infime et misérable de l'une et de l'autre, ballotté par des rigueurs qui le dépassent et le soumettent de toutes parts.

La nature est marâtre, dit-on. Comme elle limite l'homme dans sa vie physique, elle le limite dans les objets qu'elle offre à la satisfaction de ses désirs. Leur quantité réduite, leur qualité insuffisante oblige l'homme à un travail pénible, et à une parcimonieuse répartition.

Le groupement social organise la mise en œuvre et la distribution des maigres ressources fournies par la nature et, fatalement privé par elle, à son tour prive d'une manière fatale l'individu. Ainsi la privation infligée à l'homme par la société ne serait qu'un des aspects de la privation naturelle, et le sentiment d'après lequel elle est nécessaire au même titre, serait donc pleinement fondé. Telle est la conception courante.

La société a pour fonction, non seulement d'organiser les pauvres richesses de la nature, mais aussi celle de **faire accepter** à l'homme les privations que celle-ci lui impose. Livré à lui-même, l'individu, en effet, ne s'y soumettrait pas. Il s'abandonnerait à ses mauvais instincts, et, soit qu'uniquement occupé de ses plaisirs et de ses yeux, il incline à la paresse et abandonne tous travaux utiles, soit qu'égoïste et rapace, il ranime injustement la part d'autrui, il constituerait pour lui-même comme pour les autres, un grave danger. La société est donc obligée de le contraindre et de le limiter.

Ainsi, au groupe conçu comme un système organisé et conscient de privation, s'oppose l'homme soumis à ses instincts cruels, égoïstes et cupides. De ce conflit entre la dure mais nécessaire réalité — naturelle

et sociale — et les désirs aveugles des individus, naît la réglementation sociale, et par conséquent l'autorité. Organe du groupe agissant sur les individus, elle a pour fonction d'imposer aux instincts rebelles de l'homme, la nécessité des lois sociales.

Privation éternelle, constitution éternellement déficiente et méchante de la « nature » humaine, tels sont les postulats fondamentaux sur lesquels on fonde le caractère inéluctable de l'opposition entre l'homme et la société, et par suite, l'éternité de la fonction coercitive.

Dès l'abord suspecté, pour correspondre étrangement bien aux intérêts de ceux que les privations atteignent le moins, l'idée de la nécessité de la privation est d'autant plus digne de curiosité, que l'on y perçoit aisément le nœud vital de toute morale conservatrice.

En réalité, ce n'est pas la nature qui est pauvre, car ses biens sont pratiquement infinis, mais les groupements humains qui le sont — ou qui prétendent l'être. La pauvreté sociale est fonction de l'insuffisance ou de l'inadaptation des instruments dont dispose l'homme, et non pas de la pauvreté naturelle. La nécessité de la privation ne se trouve pas inscrite dans un soi-disant ordre éternel de la nature, mais dans l'ordre tout humain et relatif de la productivité sociale. Elle perd sa raison d'être au fur et à mesure que le développement des forces techniques rend possible l'exploitation de tous les biens de la nature, et hausse enfin la richesse sociale au niveau de la richesse naturelle.

Mais on s'évertue à rejeter sur une nature impersonnelle et inattaquable, la responsabilité de misères et de peines tout humaines, et fort attaquables celles-là. Si les limitations qui résultent pour l'homme d'un **état donné de la technique** présentent, à une époque donnée, un caractère inéluctable analogue à celui des limitations naturelles, et si l'homme s'y plie sans récriminer — c'est ainsi que personne, certes, ne pensait à s'insurger contre le travail au rouet au moment où n'existaient pas encore les machines modernes — les privations qui ne dépendent d'autre chose que de **l'organisation de la société**, c'est-à-dire de la manière dont sont utilisés et répartis les biens dont dispose le groupe social dans son ensemble, l'homme n'est pas naturellement disposé à les accepter comme des éléments inévitables de sa vie.

Le parallèle tracé entre les limitations naturelles et les privations sociales se retourne contre ceux qui se plaisent à l'établir. Il est de fait que si les premières s'imposent à l'homme sans qu'il puisse songer à s'y opposer, le joug des règles sociales lui apparaît injuste ou inutile, et que consciemment ou inconsciemment il s'insurge contre elles.

Si, du fait de l'arriération technique, dans un état de productivité sociale faible, l'homme se trouve forcément limité, il n'en demeure pas moins que le défaut d'organisation, le gaspillage et la manière inégale dont les privations sont réparties, expliquent et légitiment toutes les révoltes. Ce n'est pas contre des nécessités inévitables que les hommes s'élèvent alors en aveugles ou en fous, mais contre une organisation sociale inique — inacceptable du fait de son iniquité.

La coercition est seulement indispensable dans la mesure où il importe de dissimuler aux hommes, soit l'inégalité particulièrement criante de la privation, soit son inutilité. La contradiction évidente qu'il y a à notre époque entre la réalité faite de richesse et l'idéologie de la privation et de la misère, fait apparaître sous son jour véritable

la fonction autoritaire. Elle ne consiste pas, ainsi qu'on se plaît à l'affirmer, à imposer aux hommes des restrictions nécessaires, mais avant tout, des restrictions injustes ou superflues. Aujourd'hui où les forces latentes de la technique sont telles que les biens utiles — ou simplement désirables — pourraient être créées en quantité pratiquement infinie, l'hypocrisie et l'injustice se doublent d'un odieux mensonge ; l'autorité révèle son vrai visage.

De nos jours, **l'abondance sociale pourrait rejoindre enfin l'abondance naturelle** ; les ténèbres de la rareté se dissiperaient, et l'homme, secouant le joug avilissant et meurtrier des perpétuelles privations, vivrait dans la clarté de ses désirs assouvis. Mais voilà justement qui n'est pas de nature à satisfaire tout le monde, et surtout ceux qui ne se sentent pourvus qu'à la condition que les autres soient dépourvus, ceux qui mesurent leur satisfaction à l'insatisfaction d'autrui, ceux dont la puissance se fonde sur la faiblesse générale, ceux dont la grandeur n'existe qu'en fonction de la petitesse et de la misère des hommes.

*
* *

Rien n'est plus aisé que de montrer dans l'homme un animal méchant et égoïste, soucieux de ses seuls plaisirs, cruel à l'égard de ceux des autres, ne sachant concevoir ou vouloir rien de grand ou de généreux, et de le vouer, l'ayant ainsi défini, à un sort étroit et misérable. Rien ne paraît tomber davantage sous le sens, que la nécessité de soumettre l'individu, dans l'aveuglement de ses dangereux instincts, aux restrictions d'un ordre social sage et nécessaire. Une autorité consciente et ferme serait seule capable d'élever l'homme au niveau d'un comportement social raisonnable. Constitutionnellement anti-social, l'homme ne pourrait intégrer la société qu'à la condition d'être sans cesse contraint. Ainsi, l'individu est conçu comme un élément distinct et isolé du groupe ; proie d'instincts honteux, n'aspirant qu'aux jouissances, il est en divergence perpétuelle avec la société, réalité supérieure qui seule a du prix. Comment de cette profonde antinomie pourrait ne pas surgir cette instance contraignante, sévère et sage tout à la fois, image individualisée de l'ordre social ?

La séparation de l'homme d'avec le milieu social, séparation dure et cruelle, est un fait qui ne saurait être nié. Et pourtant, ce fait est étrange. D'une manière profonde, l'homme et la société ne peuvent être pensés isolément, mais comme les deux aspects d'une réalité unique, celle de la vie humaine dans son ensemble.

Mais, inassouvi, l'homme n'éprouve qu'éloignement et hostilité pour ce qui l'entoure. Satisfait, il s'épanouit. Plus grandes sont les satisfactions que l'individu puise dans le groupe, et plus réduite est son opposition à l'ordre social ; tout au contraire, dans la mesure de son insatisfaction croît son inimitié. (1) La sensation qu'un monde extérieur se dresse, hostile, contre lui, fait naître ce comportement de persécuté-persécuteur, dont la fréquence est si frappante dans la société où nous vivons. Ce n'est pas parce que l'homme est un être anti-social que la société le réprime ; c'est parce que la société le prive et le réprime que l'homme est un être anti-social.

Aujourd'hui où l'écart entre les possibilités d'épanouissement qui

s'ouvrent devant l'homme et la misérable réalité sociale semble plus grand qu'à aucune autre époque de l'histoire, l'individu, plus insatisfait que jamais, voit croître son angoisse, et considère, désorienté et stupéfait, la vie lamentable que lui offre la société.

Tous les efforts des gouvernements, et plus particulièrement des gouvernements autoritaires s'expliquent par leur souci de dissimuler l'absurdité d'un semblable état de privation. Ils essayent de dissiper l'angoisse et la révolte de l'individu à l'égard de l'organisation sociale, en l'intégrant, comme un élément annihilé et dominé dans un groupe national considéré comme l'unique réalité existante, dont la satisfaction ou l'insatisfaction compteraient seules désormais. Ils pensent résoudre ainsi à l'avantage du groupe la prétendue antinomie éternelle entre l'individu et la société.

Le fascisme allemand constitue un exemple frappant du rôle de la fonction coercitive : synonyme de restriction et de misère, synonyme de privation inutile et absurde, l'autorité se fonde sur une répression de l'individu qui va jusqu'à son anéantissement. Plus grandes ont été et se trouvent être en Allemagne, pays par excellence des progrès techniques, les possibilités de bien-être général et de transformation de la vie humaine, plus le système autoritaire est féroce, négateur de toutes les forces libératrices de l'humanité. Plus on peut combler les hommes, plus on s'acharne à diviniser la privation ; plus aisément les hommes, satisfaits, pourraient se tendre une main fraternelle, et plus on cultive en eux l'agressivité basse et mesquine.

*
* *

Mais, ni l'homme n'est, par sa constitution psychique en divergence éternelle avec la société, ni l'ordre social ne comporte la nécessité d'éternelles privations. La même raison qui fait, qu'à un certain moment de l'histoire humaine, la privation devient superflue, fait aussi, que l'ordre social peut devenir humain, et que l'homme peut devenir un être pleinement social.

Frustré, brimé, perpétuellement soumis à d'inutiles ou injustes contraintes, limité de la naissance à la mort dans ses besoins et ses désirs, ses misérables biens bornés par ceux des autres, recroquevillé sur lui-même par le poids des usages et des lois, l'homme semble n'être à l'homme qu'un loup. Et il l'est en effet.

Mais pourrait-il ne pas l'être, dans une société où la lutte pour la vie est la préoccupation principale, sinon unique des hommes, où la possession des choses étant un privilège, l'accaparement est une nécessité, où l'égoïsme est la sauvegarde de chacun, où l'agressivité est le seul mode efficace de défense ? Mais que l'assouvissement remplace la privation, que la contrainte soit rompue et cède devant la liberté, et l'égoïsme, l'agressivité de l'homme traqué et tremblant n'ont plus de raison d'être.

Il est difficile d'imaginer, au sein de la pénurie des choses, des relations vraiment fraternelles et libres entre les hommes. (2) Mais l'abondance fonderait des rapports amicaux entre des hommes également favorisés ; l'industrie humaine, développée au point que l'homme ne serait plus soumis qu'à un travail facile et réduit, permettrait à l'homme d'utiliser sa vie, non pour peiner et se contraindre, mais pour vivre

et pour jouir. Il oserait enfin se regarder en face, et conscient de lui-même, il dévoilerait ses amours et ses passions. (3)

Rien n'est plus fallacieux que de prêcher dans la société où nous vivons, la bonté et l'altruisme. Dans un monde de vainqueurs et de vaincus, c'est infériorisier les « bons » par rapport aux « méchants », c'est demander à l'altruisme de se sacrifier à l'égoïsme, c'est perpétuer, consciemment ou inconsciemment, le règne des vainqueurs en faisant aux vaincus l'éloge de la défaite. Dans une société d'hommes puissants et d'hommes diminués, toute faiblesse profite au fort, toute plainte et tout gémissement à celui qui, solidement installé dans la vie, ne se plaint ni ne gémit, tout scrupule à celui qu'aucun scrupule n'arrête.

Mais si, parmi les moralistes, ceux qui prônent la bonté et la justice favorisent en fait la méchanceté et l'injustice, ceux par contre qui se piquent de réalisme et raillent volontiers l' « idéalisme » des premiers, se plaisent à montrer sans cesse la petitesse et la méchanceté des hommes, ne font rien d'autre que de détruire tout effort pour une vie meilleure. Si réels que soient les défauts des hommes, et illusoires les appels à la vertu que leur adressent les prêcheurs de bonté évangélique, le pessimisme « réaliste » n'en demeure pas moins en dehors et en deça de la réalité humaine. Si les uns ferment délibérément les yeux à la réalité des luttes que se livrent les hommes et exigent d'eux un dépouillement de soi contraire aux nécessités même de la vie, les autres méconnaissent le besoin de sympathie et de fraternité humaines, au moins aussi essentiel et aussi apparent chez les hommes que leur égoïsme.

Et d'ailleurs, qu'est au juste cette « nature » psychique de l'homme, ce mythe étrange par lequel on prétend expliquer ses vices ou ses vertus ? Les comportements de l'homme ne dépendent ni de la bonté ni de la méchanceté de sa « nature », mais de ce monde des autres hommes qui fait et défait sa vie.

Il ne s'agit ni de prôner des vertus impossibles et mensongères dans une société où toute vertu entre en contradiction avec elle-même, ni de maintenir l'homme dans une « réalité » à tel point opposée à la réalité profonde et vraie de ses instincts et de ses désirs, qu'il en demeure étourdi et impuissant. Il ne s'agit ni de prêcher l'humanité et la justice, ni de les nier, mais simplement de les rendre **possibles.**

Or, si les aspirations des hommes à une vie plus fraternelle et libre ont pu sembler vaines jadis, ou se sont avérées illusoires, il n'en est pas de même aujourd'hui. Il est désormais **possible,** non seulement de rêver à un monde humain, mais de le rendre réel, de le créer en chair et en os. On peut maintenant opposer la **réalité vraie** de l'abondance à la **vieille réalité,** désormais mensongère, de la pauvreté, dénoncer l'hypocrisie de ceux qui invoquent pour justifier un régime de répression et d'inégalité, tantôt la rareté des biens et tantôt, si on les oblige à céder sur ce point, la méchanceté du cœur humain ; montrer que la pauvreté est un vieux mythe et que, d'hommes socialement satisfaits, surgirait un monde nouveau. Un monde où, dans l'abondance des richesses créées par lui, un homme vivrait, soustrait aux privations physiques et aux restrictions morales, porté vers son semblable, par un mouvement naturel, où l'individu, se trouvant réconcilié avec l'ordre social, l'institution autoritaire cesserait d'apparaître comme une nécessité naturelle.

Les hommes libérés composeraient enfin une société humaine. On connaîtrait alors, mais alors seulement, les possibilités et les limites de l'homme (4).

Gina BENICHOU.

---

(1) Pour éviter les dangereuses explosions de l'homme insatisfait, un système de valeur fort habile et bien construit permet de tromper ses appétits réels, en lui offrant, en guise de nourriture, des biens spirituels présentés comme supérieurs ; des voluptés morales fallacieuses remplacent ainsi des plaisirs substantiels. Et cet homme, dans lequel on se plaisait à ne voir qu'un animal aux appétits vulgaires, on s'empresse de lui accorder une âme céleste, dès lors qu'il s'agit de le plier aux sacrifices.

(2) On peut, d'une manière abstraite, concevoir, même dans une société pauvre, la suppression de l'inégalité ; cela a été le rêve de Rousseau et de certains « utopistes ». Sans doute un système pareil, s'il avait pu se réaliser, aurait-il été plus favorable au progrès et au développement de l'intelligence humaine que le système d'inégalité et d'oppression où a toujours vécu l'humanité — quoique puissent prétendre ceux qui, ne marchandant aux « grands » ni leur admiration béate ni leur plate soumission, ne voient de grandeur que dans une « élite » à l'arbitraire de laquelle le reste misérable de l'humanité serait soumis. Néanmoins, l'égalitarisme à la Rousseau ne constituait pas, du fait de la pauvreté qui s'y trouve liée, une émancipation véritable de l'homme. Aujourd'hui où l'égalité peut être réalisée dans l'abondance et la satisfaction des désirs, une libération réelle est possible.

(3) Les privations et les contraintes sexuelles sont étroitement liées à tout le système compressif auquel l'homme est soumis. Comment la liberté amoureuse serait-elle possible, dans une existence humaine fondée sur les restrictions ? La morale spartiate qui se base sur une réglementation rigide des devoirs et la conception rousseauiste d'une vie simple et fruste, toutes deux répressives de la sensualité, témoignent de la correspondance qu'il y a entre la limitation matérielle et la contrainte sexuelle. Une vie fondée sur la satisfaction et la jouissance peut, seule, permettre à l'homme d'atteindre à la liberté passionnelle.

(4) Le problème de savoir si, dans une société satisfaisante pour lui, les aspirations ou les rêves de l'individu dépasseraient la réalité ou s'éloigneraient d'elle, n'est pas en cause ici, et ne peut l'être.

Le cadre naturel qui lui est offert, il n'est ni concevable, ni certes, souhaitable, que l'homme ne le transforme au gré de sa pensée et de sa rêverie. Mais cette transformation de la réalité objective dans laquelle il vit et agit, il importe justement à l'homme qu'elle puisse se faire *librement* ; qu'elle marque pour lui un agrandissement de son monde psychique et non une diminution, qu'elle soit une exaltation et non une régression, qu'elle ne se fasse, non au détriment de ses forces, mais constitue, au contraire, une puissance de vie accrue. Aujourd'hui, elle n'est qu'œuvre d'angoisse et de névrose. La valeur qu'aurait, pour l'individu une libération sociale véritable, il n'est pas possible de la réaliser pleinement. L'angoisse de la mort serait-elle ce qu'elle est, si l'homme au cours de sa vie voyait ses désirs réalisés ? Le sentiment d'avoir « gâché » son existence, de n'avoir rien eu de ce qu'il voulait ou espérait n'est-il pas — pour une bonne part au moins — à l'origine de l'angoisse qu'il éprouve devant la mort ? L'homme peut-être ne se sent-il traqué par la mort, que parce qu'il est traqué par la vie ? Si la vie valait la peine d'être vécue, la mort peut-être vaudrait-elle d'être acceptée.

Julien COFFINET.

La vie de Marx

Le socialisme a connu plus d'une réaction, plus d'une régression ; mais de période plus sombre et décevante que celle que nous vivons, je ne crois pas qu'on en puisse trouver une. Les espoirs et les prévisions se succèdent que rien ne vient justifier. Les événements se suivent et se précipitent que personne n'avait prévus. Les succès des Etats totalitaires menacent plus que les intérêts immédiats du socialisme ; ils minent jusqu'aux éléments profonds qui le rendraient humainement possible : la foi en la raison et la revendication de justice, d'égalité et de liberté ; la marée fasciste sape peut-être même la base matérielle, technique, économique et sociale sur laquelle les maîtres du socialisme comptaient pour établir de nouveaux rapports de production, plus justes et plus humains.

Voici que les marxistes doutent eux-mêmes de l'exactitude de leur doctrine. Voici que les événements leur imposent pour demeurer marxistes, d'abandonner... le marxisme. Qu'on le veuille ou non, le marxisme c'est l'ensemble des traditions des partis qui se disent marxistes, telles qu'elles se sont constituées en trois-quarts de siècle de luttes politiques et sociales. Et cet ensemble de traditions doctrinales se dissocie et se décompose sous la critique sans appel des événements. Il faut faire un véritable acte de foi religieuse pour ne pas le voir. Le marxisme traditionnel rejoint maintenant la riche collection des dogmes conservateurs qui épargnent aux hommes la fatigue de penser et d'agir, et assurent le règne des tyrans et sous-tyrans, des officiers et sous-officiers de la hiérarchie sociale. Ce qu'il contient de vivant est étouffé. Il faut lui permettre de respirer !

L'heure est venue, pour le marxisme traditionnel, de prendre sa place dans le magasin historique de l'humanité, pour les marxistes indépendants, de distinguer et séparer l'esprit de la lettre.

La première tâche c'est de reprendre ab ovo et d'apprendre à connaître la vie de Marx. Ce n'était pas commode, encore récemment pour les français, parce qu'il n'existait pas de bonne biographie. L'excellent travail de A. Cornu, si important qu'il fût, ne portait que sur l'histoire de l'élaboration du matérialisme historique. Le **Karl Marx** d'O. Rühle était le modèle de la biographie fausse et prétentieuse, que nous a valu une psychanalyse primitive maniée par de médiocres philistins. C'est pourquoi le **Kal Marx** de B. Nicolaïevski et O. Maenchen-Helfen (1) a comblé un véritable vide.

B. Nicolaïevski était correspondant à Berlin, O. Maenchen-Helfen à Vienne, de l'Institut Marx-Engels, dirigé à Moscou par Riazanov, avant que les travaux de celui-ci ne fussent interrompus, et l'Institut fermé, par une barbare décision du génialissime chef du prolétariat mondial. La documentation des auteurs est donc très complète ; elle représente

de nombreuses années de recherches et dépasse de beaucoup celle qu'on aurait pu rassembler dans le seul but d'écrire un livre. La contribution d'O. Maenchen-Helfen est, je crois, importante dans le chapitre consacré à l'émigration à Londres. Le reste est, dans une grande mesure, dû au travail de B. Nicolaïevski.

L'intérêt principal de cette biographie c'est de nous arracher à la consultation exclusive des œuvres écrites par Marx et à nous orienter vers l'étude de l'activité générale du grand militant. « **Nous écrivons la biographie de Marx en tant que stratège de la lutte de classes. Nous ne parlerons ici des découvertes sur l'anatomie de la société bourgeoise que dans la mesure où elles ont un rapport immédiat avec notre objet** ». Chez un homme qui n'a jamais séparé la pensée de l'action et qui n'a pas pu prévoir les épreuves que le socialisme traverse à l'heure actuelle, il est sans doute plus utile de connaître quelle était sa réaction devant un fait donné que de savoir à la lettre tel ou tel texte. Pendant plusieurs décades les œuvres économiques de Marx ont suffi à tout expliquer ; il a pu paraître que tout était dit et qu'il ne restait aux militants socialistes que l'action. Mais aujourd'hui, devant des événements déconcertants, l'intérêt se déplace des œuvres pour se porter sur la vie de Marx. Comprendre pourquoi Marx a écrit le Manifeste communiste nous importe autant que de savoir ce que ce dernier contient.

Que Marx ait exactement décrit le capitalisme des années 60, et qu'il en ait parfaitement bien prévu l'évolution pour les 40 ou 50 années suivantes, voilà précisément qui augmente notre curiosité quant à la méthode qui rendit possible une telle rigueur, une telle exactitude dans l'analyse et la compréhension de la vie économique et sociale.

Il faut dire que Marx nous apparaît, dans ce livre, avant tout comme un travailleur d'une conscience méticuleuse, qui allait toujours au fond des choses, et ne lâchait son sujet qu'après l'avoir dominé. Voyez le correspondant de la « New York Tribune ». « **Marx n'avait ni l'inclination, ni les aptitudes d'un véritable correspondant de journal d'information. Il avait peu de relations avec les politiciens, moins encore avec les milieux bourgeois, il évitait les journalistes, il ne pouvait se mettre au service du fait sensationnel du jour. De dix heures du matin à sept heures du soir, il était l'hôte de la bibliothèque du British Museum. Avant d'écrire un article sur la domination anglaise aux Indes, il étudiait des douzaines d'ouvrages. Lorsqu'il écrivit sa série d'articles sur la Révolution espagnole, il parcourut toute la littérature ancienne et moderne consacrée à ce sujet** ». Et cherchez Marx économiste : « **Au cours de 'hiver 1850-1851, Marx avait repris le travail économique qu'il avait commencé à Bruxelles, et qu'il n'avait eu ni le temps ni l'envie de poursuivre pendant les années de Révolution. Avec son soin coutumier, il rassemblait tous les documents qu'il pouvait trouver ; il s'était remis à l'étude des grands économistes et, en avril 1851, il crut être assez avancé pour pouvoir commencer à écrire son livre une fois qu'il aurait consacré cinq semaines de plus à** « tout ce fatras économique... ça commence à m'ennuyer ». **Deux mois plus tard, il se fixait un nouveau délai. « Cette satanée documentation, dit-il à Weydemeyer, se ramifiait à un tel point qu'il était impossible d'en venir à bout en moins de six à huit semaines ». Malgré toutes les difficultés créées par les circonstances, le travail marchait à grands pas.** « Naturellement les imbéciles démocratiques, à qui la lumière vient « d'en haut », n'ont pas à se donner tant de peine. Pourquoi se casseraient-ils la tête sur des documents

économiques et historiques, ces veinards ? Tout est tellement simple, me répétait souvent le vaillant Willich ! » **Mais le terme qu'il s'était fixé fut de nouveau dépassé** ».

C'est sans aucun doute à cette conscience scientifique que Marx doit d'avoir pu écrire le **Capital**. Mais c'est à elle aussi qu'il doit d'avoir été le militant précis et intransigeant qu'il fut. Le sérieux de l'information engendrait la certitude des convictions.

Cette intransigeance de Marx a été souvent critiquée, pour autant qu'elle s'appliquait à l'intérieur du mouvement socialiste. Il a été beaucoup moins souvent parlé de l'intransigeance de Marx en face de la bourgeoisie ; on trouvera ici de nombreuses pages sur la misère profonde que lui valurent son incorruptibilité et son obéissance totale à ce que lui dictait sa conscience, quoiqu'il pût en advenir. Jenny Marx, sa digne et noble compagne si peu connue, aide vaillamment son mari à supporter le destin et à ne pas renier sa pensée.

L'objectivité et la conscience dans l'information, la fidélité dans la foi et l'intransigeance dans l'action, c'est peut-être l'exemple le plus précieux, le plus utile pour traverser et surmonter le désarroi présent.

Julien COFFINET.

---

(1) *Karl Marx*, B. Nicolaïevski et O. Maenchen-Helfen, N.R.F. 317 p.

8 jours de Septembre en Allemagne

par Félicien CHALLAYE .— (Extrait de la Grande Revue).

Nous avons dit que rien n'égalait la naïveté de certains intellectuels, enclins à s'enfermer dans un système et à chercher partout des confirmations, des raisons de croire, au besoin en tournant le dos aux réalités. Nous l'avons dit au sujet des intellectuels stalinophiles, pour qui les marbres du métro de Moscou et l'entassement de béton du Dnieprostroï tenaient lieu de justification du régime. Nous en avons eu une nouvelle confirmation en lisant cette ahurissante narration en style d'écolier, signé d'un nom qui avait pour nous, jusqu'ici, quelque prestige. Le romantisme des révolutionnaires en chambre de l'Université cherche parfois dans le stalinisme toutes les raisons de justifier leur impérieux besoin de croire à un monde idéal, et il les dispense de vérifier sur pièces. Le pacifisme in abstracto de Félicien Challaye cherche dans l'hitlérisme ce qui peut justifier son refus de la guerre ; il le cherche dans la fuite même devant le réel. Quel étonnant parallélisme !

Estimant « indispensable d'établir des rapports confiants « et cordiaux entre la France et l'Allemagne », cet homme ne verra rien, ne comprendra rien, au cours du voyage qu'il fait sous l'égide de *l'Association des professions françaises*, en accord avec le *Deutsche Arbeit Front* allemand. Les rapports confiants et cordiaux étant *désirables*, — ils le sont aussi selon notre point de vue, il ne cherchera pas à déterminer dans quelle mesure ils sont possibles entre l'Allemagne raciste, totalitaire, et la France ploutocratique, impérialiste : il trouvera une raison d'y croire jusque sous le couvercle des W. C., jusque dans l'augmentation de poids des enfants des écoles de plein-air allemandes. (Cf. infra.) Nous nous sommes gaussés des voyageurs qui se confiaient aux soins de l'Intourist, et auxquels on montrait les villages à la Potemkine. Félicien Challaye n'a pas été plus perspicace qu'eux. Promenant sa candeur en U. R. S. S., il est probable qu'il fut revenu chantant le los du stalinisme, comme beaucoup d'entre eux.

L'auteur a bien diné. Conclusion tirée par lui : « Il ne semble pas qu'on meure de faim en Allemagne. » Il n'a jamais manqué à table de beurre ni de sucre. Conclusion : « on » ne manque pas de beurre ni de sucre. Tous les chefs de l'Arbeit-Front qui ont reçu nos touristes y sont allés de leur petit couplet pacifiste. Conclusion : les dirigeants nazis ne sont peut-être pas si bellicistes qu'on le dit. On a montré aux pèlerins de belles maisons, des écoles-modèles, (on montre toujours celles-là, au cours des voyages de propagande), des enfants resplendissants de santé, de belles autostrades. Conclusion : après tout, ce régime n'est pas si barbare qu'on le prétend ! L'auteur s'extasie à peu de frais :« Les femmes agitent la main avec une vraie gentillesse ». « Nous avons de jolies chambres, avec eau courante, froide et chaude, plusieurs becs électriques et le téléphone ». « Par exemple, aux cabinets, un appareil ingénieux permet de lever à la fois le couvercle et le siège, ou de les abaisser tous deux, ou de lever le couvercle en abaissant le siège ». Si après cela le régime nazi n'est pas devenu sympathique aux lecteurs, c'est qu'ils sont bigrement difficiles !

Quelques ombres au tableau, cependant. Parcourant une belle autostrade, la caravane croise un appareil guerrier. « Près de Munich, des voitures militaires, portant des projecteurs sont arrêtées ; mais ensuite cesse ce déplaisant spectacle ». Mais, ô Félicien Challaye, les autostrades sont faites en premier

lieu pour les convois militaires, et de surcroit pour exciter l'admiration des touristes de bonne vonlonté. Autre sujet de contrariété : « Le trait le plus déplaisant (sic), de l'Allemagne actuelle, c'est son attitude à l'égard des juifs ». Toutefois notre universitaire indulgent a tôt fait d'apaiser sa conscience : « Après tout, c'est Hitler qui a libéré de l'asservissement le pays de Goethe. » Nous pouvons, après celle-là, tirer l'échelle !

Nous nous abstiendrons ici de juger du degré de bellicisme du fuhrer, des chefs nazis, de la masse du peuple allemand. Nous n'entendons pas rechercher pour quelles raisons la nouvelle Allemagne est militariste. Nous savons bien que nous avons, Français de toutes classes et de toutes opinions, de grosses responsabilités à cet égard. Nous n'entendons même pas chicaner Félicien Challaye sur l'efficience de son pacifisme négatif, sur la puérilité de l'attitude qui consiste à se voiler la face devant tout ce qui est militaire, en croyant que cela suffit, sur cette espèce de pudibonderie pacifiste qui nous fait penser aux vieilles laides filles vertueuses qui tournent la tête devant les statues trop nues. Mais nous dénonçons comme tout à fait néfastes et indignes d'un esprit cultivé les méthodes d'information desquelles l'auteur a cru devoir tirer des conclusions qu'elles ne comportaient pas. Faisant le voyage sous l'égide d'une organisation officielle allemande, ses frais de séjour étant payés par « les travailleurs allemands », c'est-à-dire toujours par la même organisation, bourré de mets, de discours pacifistes et de brochures, notre pédagogue aurait pu se douter qu'on lui disait, qu'on lui suggérait, qu'on lui montrait exactement ce que l'on voulait. Comment a-t-il pu ne poser aucune question ? ne pas demander à voir un camp de concentration ? ne pas s'enquérir du genre de vie physique, intellectuelle, morale, de la masse du peuple ? ne pas s'enquérir des limites assignées à la liberté individuelle ? Il ne s'est pas interrogé sur la valeur d'un pacifisme qui brandit sans cesse les armes, qui intervient en Espagne, qui exalte sans cesse l'esprit guerrier, qui chauffe le patriotisme et s'alimente à la source pseudo-scientifique du racisme. A peine a-t-il fait état de la censure qui s'exerce sur la production des livres, sans trop s'en indigner, semble-t-il. Bref, il a répondu au-delà de toute espérance au désir des organisateurs allemands de la tournée. Quelle différence entre Félicien Challaye et l'Anglais qui sur la vue d'une femme rousse déclarait toutes les françaises rousses ? Ce candide voyageur a montré à peu près autant d'esprit critique qu'un candidat au certificat d'études.

On peut être pacifiste et travailler en faveur de la paix sans pour cela se laisser duper par les services de propagande d'un régime qui a intérêt à se faire passer pour pacifiste, mais qui ne le prouve guère par ses actes.

J. PERDU.

Atteindre au but de son trajet, à sa libération, dépend de l'aptitude du prolétariat à tirer la leçon de ses propres fautes.

Rosa Luxembourg.

Lucien MARTIN.

Les fondements pseudo-scientifiques de la doctrine nationale-socialiste

Il existe dans les milieux de gauche une tendance à négliger l'aspect idéologique du mouvement national-socialiste. Le nazisme, selon cette opinion, dominerait uniquement par la force, en se souciant peu de convaincre, c'est-à-dire de se donner un contenu idéologique. La lecture du « Mein Kampf » — ouvrage d'une platitude écœurante — n'a pas peu contribué à la diffusion de cette façon de voir. Or, s'il est certain que la base de la domination hitlérienne est la terreur nue il n'en est pas moins vrai qu'un certain nombre de théoriciens se sont efforcés de donner à la doctrine hitlérienne une présentation plus attrayante que celle de l'ouvrage du chef. Sans l'existence de cette théorie erronnée au fond, mais habilement présentée, il nous serait difficile d'expliquer l'attraction que le nazisme a exercé — et continue en partie à exercer — sur d'assez larges couches d'intellectuels allemands. Le présent essai, ne se pose point comme but d'examiner dans sa totalité cet édifice idéologique complexe qui est la doctrine nazie ; nous voulons seulement insister ici sur l'extrême importance des théories biologiques dans l'élaboration des doctrines nazies. De même que le marxisme tout en étant une conception totale du monde se base en premier lieu sur des considérations d'ordre économique et philosophique, de même l'idéologie nazie est d'une inspiration essentiellement biologique. Le rôle important qu'y jouent les théories racistes n'est certainement pas étranger à ce fait. Les conclusions que l'étude de ces bases biologiques nous permet de tirer s'appliquent donc — mutatis mutandis — à la totalité de la doctrine nazie.

Une des notions essentielles de la philosophie nationale-socialiste est le concept de la totalité, c'est-à-dire du tout qui est supérieur à la somme de ses parties et qui leur préexiste tant objectivement que psychologiquement. Cette « philosophie de la totalité » serait caractéristique de notre époque qui serait celle du fascisme et de l'état totalitaire ; tandis que la conception mécaniste et atomisante serait l'expression de l'ère libérale et individualiste révolue. Comme le dit le physicien nazi Bernhard Bavink : « L'idée nationale-socialiste — contrairement à la conception libérale et aussi au socialisme — rejette tout mécanisme et part d'une conception organique du monde » (1). La notion de la totalité (« Ganzheitsbetrachtung ») chère à la philosophie allemande trouve de nombreuses applications dans les différentes branches de la science. En psychologie tout particulièrement, nous avons la « psychologie de la structure » de Krueger et surtout la « Psychologie de la Forme » (« Gestaltpsychologie ») de Wertheimer, Kohler, H. Friedmann dont Paul Guillaume a récemment publié une étude en français (2). Les savants nazis — par exemple Bernard Bavink, dans son ouvrage cité plus haut — se réclament volontiers de la « Gestaltpsychologie », bien qu'un certain nombre de ses fondateurs — tel Max Wertheimer et Hermann Friedmann — soient non-ariens. En biologie toute une école — celle qui se groupe autour de la collection « Bios », dirigée par Ad. Meyer, part en croisade, au nom du principe de la totalité, contre cette biologie mécaniste à la Jacques Loeb, très en vogue au début du

siècle, qui considérait l'organisme vivant comme une somme de fonctions élémentaires ou — comme Roux — une mosaïque de particules microscopiques. La philosophie de la totalité est toute une conception du monde. Son degré supérieur est dans l'idéologie nazie, la doctrine de l'homme total (« totaler Mensch ») et de la communauté totale (« totale Gemeinschaft »). Selon l'expression d'un professeur national-socialiste de biologie F. Alverdes, « le but doit être : l'homme total dans une communauté totale. Cet homme total n'est pas un être exclusivement spirituel, mais une unité de corps et d'esprit. De même la communauté totale (« totale Gemeinschaft ») se présente elle aussi comme une unité de corps et d'esprit ; elle n'est pas la somme mécanique de ses membres devenus totaux à titre individuel mais comme un tout indivisible et supérieur à ses composants qu'il marque ultérieurement de son empreinte. Donc l'individu isolé ne peut jamais devenir total sans faire partie de cette totalité supérieure à ses parties qui est la communauté » (3). La notion de communauté populaire (« Volksgemeinschaft ») joue un rôle primordial dans l'idéologie hitlérienne. Otto Dietrich — actuellement chef de presse de la N. S. D. A. P. — écrit que « l'homme ne nous est pas donné comme être isolé mais comme membre d'une communauté. Il est un être collectif dans tous ses actes et ne peut être conçu que comme tel. Conceptuellement l'homme est défini comme vivant en communauté avec ses congénères... La notion de communauté domine toute l'histoire mondiale, elle détermine les formes de la vie humaine du berceau jusqu'à la tombe » (4).

Quelles sont les sources de ce concept de communauté si important dans la doctrine hitlérienne ? Biologiquement il dérive de l'étude des communautés vivantes ou « biocoenoses » dont Marcel Prenant a donné une bonne étude il y a 4 ans (5). Le principe de totalité s'applique également aux biocoenoses, du fait de l'interaction entre membres d'une biocoenose celle-ci est aussi « plus que la somme de ses parties ». Ce n'est pas sans quelque entorse à la logique que cette notion biologique est invoquée par les savants nazis à l'appui de leur conception politique. Ecoutons un biologiste hitlérien, le professeur Paul Brohmer : « L'étude des biocoenoses nous apprend que l'individu isolé n'est qu'une partie minime de la communauté ; son sort est donc de peu d'importance par rapport à celui de la communauté » (6). L'autre source — sociologique celle-ci — de l'idéologie communautaire est le livre de Ferdinand Tonniès « Gesellschaft und Gemeinschaft » (Communauté et société). Dans ce célèbre ouvrage, Tonniès oppose la notion de communauté, liaison en quelque sorte organique et naturelle, à la société qui elle est artificielle et mécanique. « La théorie de la société, écrit F. Tonniès, construit un cercle d'hommes vivant pacifiquement côte à côte comme dans une communauté, mais qui ne sont pas liés d'une manière intime. Dans la communauté, ils sont liés malgré toutes les séparations, dans la société ils sont séparés malgré toutes les liaisons » (7). Le type de la communauté est la famille, le type de la société, une société à responsabilité limitée ou un trust. Cette opposition entre « société » et « communauté » — Raymond Aron insiste à juste titre là-dessus (8) — est beaucoup plus qu'une opposition de concepts purement scientifiques ; elle correspond à des données profondes de l'âme germanique. Pour la jeunesse allemande, le mot « communauté » a une signification analogue à celle de « liberté, égalité, fraternité » pour la jeunesse française. La démocratie de Weimar personnifiait aux yeux de cette jeunesse une « société » contre laquelle elle aspirait à une existence à la fois plus exaltée et plus disciplinée, symbolisée à ses yeux par le mot « Gemeinschaft ». L'exploitation de cette mystique communautaire, dont on aperçoit aisément tout le côté réactionnaire, contribua à gagner au national-socialisme l'âme des jeunes, et fut un facteur important de son succès final.

L'autre assise biologique fondamentale de la doctrine hitlérienne est le racisme. Ce dernier dérive — logiquement et historiquement — de la théorie darwinienne. On connait l'interprétation extrêmiste que donnait au darwinisme un de ses disciples allemands, A. Weisman. En partant de considérations qui sortent des cadres de cet exposé, ce savant était arrivé à contester d'une manière formelle la transmissibilité des caractères acquis et à répudier ainsi l'explication lamarckienne de l'évolution. La sélection naturelle serait le facteur unique ; si celle-ci — pour une raison quelconque — cesse d'agir, nous assistons à des phénomènes de dégénérescence appelés par Weismann « panmixie ». Cette théorie weismannienne servait de base en Angleterre et surtout en Allemagne à toute une école sociologique réactionnaire et pro-impérialiste. Déjà Herbert Spencer s'opposait à une redistribution rationnelle des richesses de la société, car il craignait de perdre dans la société humaine cette sélection naturelle si salutaire. Le savant allemand Otto Ammon — très apprécié par les racistes actuels — croit que la lutte entre individus dans la société, et l'élimination des moins aptes, constitue le seul facteur de perfectionnement de l'humanité ; le devoir de la société est de favoriser dans son sein cette sélection d'où utilité des guerres, etc. (9). Gumplovicz, auteur d'un livre dont le titre est déjà un programme « Rassenkampf » (La lutte des races), reconnait que l'homme étant un animal social la lutte pour l'existence humaine doit se dérouler aussi sur le plan social ; pour cet auteur, la lutte des races (« Rassenkampf ») est le moteur principal de l'évolution historique, ce « Rassenkampf » étant conditionné par les sentiments de « Rassenhass » et « Rassenliebe » (Amour et haine raciales). Cette doctrine, reprise et perfectionnée par l'élève de Gumplovicz, Gustav Ratzenhoffer, est directement à l'origine du racisme contemporain. D'ailleurs la « pensée » d'Hitler elle-même semble avoir été influencée par le darwinisme ; dans son « Mein Kampf » il parle de « principe aristocratique de la nature » (aristokratisches Naturprinzip), etc.

« Philosophie de la totalité » et théorie raciste : voilà les deux assises biologiques fondamentales de la doctrine nationale-socialiste. Or elles sont profondément contradictoires. Les philosophes de la totalité sont les adversaires naturels du darwinisme qu'ils considèrent comme faisant partie de la superstructure idéologique de l'époque libérale et individualiste. « C'était un résultat de l'atmosphère de l'époque que les savants de l'ère individualiste ont imaginé le principe d'une lutte de tous contre tous et en ont même fait un principe fondamental de la nature », écrit F. Alverdes (1). Cette opinion est d'ailleurs adoptée par les autorités nazies qui portèrent successivement sur la liste des livres prohibés tous les ouvrages sur le darwinisme, y compris ceux de Haeckel, malgré les opinions politiques réactionnaires de se savant. D'autre part, nous avons montré le rapport de filiation étroit qui existe entre le darwinisme et les théories raciales, et dont les biologistes racistes sont d'ailleurs parfaitement conscients. Nous citerons ici à titre de curiosité le Dr Gustav Franke, auteur, d'ailleurs totalement inconnu, d'un de ces nombreux opuscules de vulgarisation raciale qui pullulent dans la littérature biologique contemporaine en Allemagne. (11) Ce « savant » nie la transmissibilité des caractères acquis. C'est une opinion scientifique. On ne peut pas en dire autant de son affirmation que la transmission de l'acquis est une doctrine essentiellement marxiste car elle présuppose l'égalité des hommes, condition essentielle du marxisme. D'ailleurs la mise en doute de ce principe par un biologiste entraînerait la peine capitale en Russie. (12) Le célèbre théoricien de l' « hygiène raciale », Lenz, estime que le lamarckisme est une théorie essentiellement juive car « elle permet d'affirmer le caractère non absolu des divergences raciales ». Pareilles affirmations ne méritent bien entendu aucune critique sérieuse. Elles sont toutefois significatives car elles permettent d'établir la contradiction essentielle entre les deux parties de la doctrine biologique du nazisme, la biologie totalitaire anti-darwinienne et le racisme darwinien. Sans vouloir entrer ici dans la question compliquée de la philosophie du national-socialisme, il convient de noter que la même dualité se retrouve à tous les étages de la doctrine hitlérienne. Penseurs « communautaires » tel l'universaliste Othmar Spann (actuellement en disgrâce) y avoisinent les tenants d'un individualisme extrême. Ce n'est pas pour rien que le nazisme se réclame de Nietsche. D'ailleurs les deux principes fondamentaux de la politique hitlérienne « Fuhrerprinzip » (Principe du chef) et « Volksgemeinschaftprinzip » (Principe de la communauté populaire » ne semblent-ils pas contradictoires au même titre ?

Prenons garde toutefois que ce qui est contradictoire dans l'ordre scientifique peut ne pas l'être au même degré dans l'ordre social ou politique. Toute

idéologie réactionnaire, et le national-socialisme ne fait pas exception à la règle, doit postuler à la fois l'inégalité naturelle et la discipline sociale, la supériorité de l'individu considéré comme chef et la cohésion rigide du troupeau. Le principe aristocratique et le principe communautaire, ne sont pas plus antinomiques du point de vue réactionnaire, que, du point de vue opposé, l'esprit d'égalité et l'esprit de liberté, qui en forment la double antithèse. La contradiction, dans l'exemple que nous étudions, résulte plutôt de l'habitude vicieuse de fonder les divers éléments de l'idéologie sociale sur des lois naturelles aussi vastes, aussi étrangères à la société que celles de la biologie. Toute philosophie réactionnaire, prétendant se fonder sur l'ordre du monde et cherchant ses justifications dans la « nature » a toujours abouti à une représentation incohérente et contradictoire de cette nature. C'est là une vieille histoire, aussi vieille que la réaction elle-même. Le national-socialisme fournit un exemple de plus de l'impossibilité de réduire réellement les faits sociaux aux autres catégories de faits naturels, notamment aux faits biologiques. Dans ce genre d'opérations, toujours tendancieuses, au lieu que la science éclaire la société, c'est la routine sociale qui maltraite la science.

Lucien MARTIN.

---

(1) Bernhard Bavink Die Naturwissenschaft auf dem Wege zur Religion Frankfurt 1937.

(2) Guillaume : La psychologie de la forme. (Flammarion).

(3) F. Alverdes : Die Totalitat des Lebendigen Leipzig 1935, page 2.

(4) Otto Dietrich : Die philosophischen Grundlagen des Nationalsozialismus Breslau 1934, page 16.

(5) M. Prenant : Adaptation écologie et biocoenotique (Hermann L. 1934).

(6) Paul Brohmer : Biologiueunterricht und volkische Erziehung Frankfurt 1933, page 55.

(7) Tonnies : Gesellschaft und Gemeinschaft Leipzig 1935, page 40.

(8) Raymond Aron : La sociologie allemande contemporaine, Alcan 1935.

(9) Otto Ammon : Die Gesellschaftordnung und ihre naturlichen Grundlagen 1900.

(10) Alverdes op. cit., page 3.

(11) Gustav Franke : Vererbung und Rasse Frankfurt 1934.

(1) Franke op. cit. 110 pages.

Simon RUBAK

La couche moyenne en France et la Révolution

L'existence d'un certain nombre de classes dites « moyennes » pose aux révolutionnaires de France un problème inévitable.

Du fait qu'ils visent à la conquête du pouvoir, et par conséquent à l'exercice de ce pouvoir sur l'ensemble de la population, les révolutionnaires de France doivent se préparer à résoudre, dans le socialisme, la situation des personnes qui appartiennent à toutes les catégories de la société, et, en particulier aux classes dites « moyennes » qui englobent, comme nous le verrons, une masse considérable de gens dans notre pays.

Mais comment discerner, parmi les masses moyennes, les amis, les alliés possibles, ou au contraire les ennemis cachés, voire les adversaires irréductibles de la classe ouvrière ?

La seule méthode employée jusqu'à présent a été du tâtonnement politique. Par la nature des mots d'ordre, par le choix des méthodes et des objectifs immédiats de lutte, on déterminait avec plus ou moins de bonheur des tendances de « droite » ou de « gauche » parmi les gens moyens.

C'est ainsi que les révolutionnaires ont souvent discuté entre eux pour savoir s'il valait mieux, dans certains cas donnés, faire preuve de modération et d'esprit de conciliation, de façon à s'attirer la sympathie des masses moyennes, ou au contraire, s'il fallait se montrer tout à fait énergiques et résolus, de façon à en obtenir la neutralité.

De telles discussions ne donnent pas la manière d'agir directement sur les gens moyens, et laissent la question en suspens. D'autant plus que la réaction est également capable de séduire ou d'intimider, et que les gens moyens se méfient autant des uns que des autres.

Nous avons donc pensé que le mieux serait de rechercher par une étude analytique, quelles sont les catégories moyennes dont les intérêts devront être appuyés, et c'est ce travail que nous avons tenté.

DEFINITION DE LA COUCHE MOYENNE

On définit souvent « les classes moyennes » par le degré d'aisance, par le niveau de vie des gens. On désigne alors ainsi les personnes qui sans être riches, ne sont pas, non plus, pauvres.

Mais souvent aussi, on définit « les classes moyennes » en considérant leur rôle économique par rapport à la production, et on y inclut les gens qui ne peuvent être rangés ni parmi les capitalistes purs, ni parmi les ouvriers proprement dits. En font alors partie : les artisans, les fonctionnaires, les paysans propriétaires de leurs champs, les intellectuels, etc.

Enfin, et c'est le plus fréquent, on mélange les deux définitions précédentes, et, du coup toutes les personnes qui ne peuvent être considérées comme strictement capitalistes ou ouvrières se trouvent rangées parmi la catégorie des gens moyennement fortunés. Par cette confusion assez courante, on arrive à

englober dans la même conception, d'une part les techniciens et les ouvriers hautement qualifiés, que l'on sépare de la classe ouvrière à cause de leurs salaires plus élevés — et d'autre part, ainsi que le fait le théoricien De Man, ceux qui, comme le « petit fonctionnaire le plus miséreux, le boutiquier le plus endetté continuent à se considérer comme membres d'une classe supérieure au prolétariat, même s'ils gagnent beaucoup moins que la majorité des ouvriers d'industrie ».

Pour éviter ce genre de confusion, nous emploierons des noms différents pour désigner des classements différents. Deux mots suffiront :

On dira, d'une part, COUCHES sociales toutes les fois qu'on envisagera des catégories de gens sous l'aspect de leur niveau de fortune ; il y aura ainsi des *couches* riche, pauvre ou moyenne dans la population.

On dira, d'autre part, CLASSES sociales, toutes les fois qu'on envisagera de catégories de gens sous l'aspect de leur rôle économique par rapport à la production (qu'il s'agisse d'un rôle positif ou négatif, direct ou indirect) ; ainsi il y aura la classe des artisans, celle des capitalistes proprement dits, celle des agriculteurs, etc... Comme les deux grandes classes fondamentales sur l'existence desquelles repose tout le régime actuel sont la classe ouvrière et la classe capitaliste, les autres peuvent être considérées comme secondaires ou intermédiaires. Mais nous ne reprendrons pas les termes de « classes moyennes » qui réintroduiraient la confusion. Par contre nous pouvons déterminer une *couche moyenne* d'après la définition précédente, c'est-à-dire une masse de personnes qui ne sont ni riches, ni pauvres.

Les gens de la couche moyenne, selon qu'ils ont des rôles économiques différents par rapport à la production, appartiennent à des classes différentes : de sorte que *la couche moyenne se trouve constituée par un certain nombre de* FRACTIONS DE CLASSES, par exemple, par une fraction de la classe ouvrière mieux rétribuée (ce que la littérature révolutionnaire a appelé jusqu'à présent « l'aristocratie ouvrière ») ou par une fraction de la classe capitaliste non parvenue au grand capitalisme ; par une fraction des fonctionnaires, etc.

Notre principal travail consistera, dès notre prochain article, à examiner une à une les *différentes fractions de classes* de la couche moyenne en France. Mais auparavant nous allons les examiner dans leur ensemble.

LE NOMBRE DES « GENS MOYENS » EN FRANCE

La couche moyenne étant définie par son niveau de fortune, il faudrait, pour connaître sa grandeur numérique, compter les personnes dont le degré de richesse s'échelonnerait entre une limite supérieure et une limite inférieure fixées arbitrairement.

Malheureusement pour le statisticien, les formes de la richesse sont si nombreuses et si variées qu'il faudrait un nombre incalculable d'expertises et de contre-expertises, d'enquêtes et de vérifications avant d'avoir une évaluation générale approximative.

De leur côté, les statistiques des impôts donnent bien des renseignements utiles sur les traitements et salaires, mais, sur le reste, les indications sont plutôt douteuses : les résultats obtenus en consultant les impôts sur le revenu sont assez loin de la réalité, étant donné les mille et un moyens employés pour frauder le fisc, et notamment cette coutume généralisée qui consiste à dépenser en frais d'agrandissements, d'embellissements, etc., la majeure partie des bénéfices qui risqueraient d'être soumis à l'impôt. Quant aux taxes sur les successions, qui devraient fournir des données sur les patrimoines, elles sont l'objet de fraudes fiscales d'une telle envergure que, dans tous les travaux sérieux faits en ce sens, on a estimé indispensable de majorer uniformément toutes les déclarations de 80 %! Dans ces conditions, une mesure de la grandeur d'une couche de la population, basée uniquement sur les statistiques d'impôts, contient — même avec le maximum de précautions — une telle marge d'erreur, qu'elle équivaut presque à une évaluation subjective. En gros, elle ferait de la couche moyenne environ un tiers de la population.

Pour notre part, nous avons choisi d'autres bases d'évaluation. Evidemment notre calcul part aussi d'un choix arbitraire des limites supérieure et inférieure : cette nécessité d'un choix arbitraire dépend, en effet, de la notion même de « couche sociale ». Nous avons aussi une marge d'erreur. Pourtant nous croyons être parvenus à un degré assez appréciable de précision (nous rencontrant d'ailleurs partiellement avec des résultats obtenus par M. Francis Delaisi).

Nous comptons dans la couche moyenne :

1° Les personnes qui ont la possibilité de vivre sans travailler, ce que l'on appelle la « population passive » exception faite des enfants et des vieillards (1). Les détenus, les hospitalisés, les hommes appelés sous les drapeaux, bref tous ceux qui ne vivent sans travailler que temporairement, accidentellement ou à leur corps défendant n'y sont évidemment pas inclus. Le nombre de gens riches qui se trouvent englobés dans cette catégorie fait malheureusement partie de la marge d'erreur. On trouve là 8 millions de personnes environ dont, en chiffres ronds, 7.700.000 de sexe féminin. (2)

2° Les salariés ou appointés dont le gain est supérieur à 20.000 francs et inférieur à 100.000 francs (en francs 1931). Leur nombre s'élève à près de 300.000. (3).

3° Les gens moyens dont le revenu n'est pas un salaire (ou un traitement quelconque). Ce sont ceux que l'on nomme les « chefs d'entreprises », quelles que soient ces entreprises : industrielles, juridiques, littéraires, commerciales, pédagogiques, agricoles, etc., etc... Nous ne considèrerons comme « gens moyens » que ceux qui emploient au moins 1 salarié et au plus 20. Leur nombre s'élève à 3 millions.

L'ensemble de ces trois catégories forme la masse de la couche moyenne. Nous reconnaissons que des gens riches où pauvres s'y trouvent fourvoyés. Il est probable que des gens moyens sont restés à l'écart. Mais cela certainement dans une mesure relativement très faible. Nous nous en tiendrons donc au chiffre total de 11 millions.

La population de la France, défalcation faite des personnes âgées de moins de 14 ans et de plus de 70 ans, étant de 30.151.323 âmes, la couche moyenne en forme 36,4 % soit, plus du tiers.

L'IMPORTANCE ECONOMIQUE DE LA COUCHE MOYENNE

Par définition, les gens moyens sont des personnes dont la capacité économique est moindre que celle des gens riches. Cela veut-il dire que la couche moyenne possède globalement une capacité économique moindre que celle de la couche riche ? Pas nécessairement. Trois mille millionnaires globalisent une fortune plus grande que deux milliardaires. Ne sommes-nous pas en présence d'une situation de ce genre ? C'est ce que pourraient faire croire certaines données mises en relief, depuis quelques années surtout, lors des grandes campagnes contre les « 200 familles ».

On a dit et répété qu'en 1931 notamment, sur les 525 milliards de francs investis dans les 4.000 sociétés alors côtées en Bourse, 300 milliards se trouvaient — directement ou non — à la disposition de 162 administrateurs de société anonymes, dont la contribution personnelle était relativement infime.

On a reproduit partout les exemples saisissants donnés à la tribune du Sénat par M. Lesaché, entre autres celui de la *Séquanaise*, société de capitalisation qui disposait au 31 décembre 1932, d'un avoir de plus d'un milliard et demi de francs, alors que le capital initial — qui n'avait jamais été augmenté — s'élevait à 12.500 francs! Ou encore l'ancienne Compagnie du P. L. M., dont la valeur d'investissement représentent plus de 20 milliards était à la disposition de 25 hommes possédant en tout 2.654 actions de 500 francs, soit

globalement moins de 1 million et demi de francs. Les *Etablissements Kuhlmann* et la *Compagnie de Saint-Gobain* où les dirigeants réunis ne possédaient que 1 1/2 % des actions. Le *Crédit Lyonnais* où le Conseil d'Administration ne disposait que de 1 % des actions. Etc., etc.

Et ce même sénateur en a pu conclure que « dans les sociétés les plus puissantes, *la part des petits et des moyens épargnants atteint* 90 % » tandis que « seulement quelques « personnes morales », les compagnies d'assurances, par exemple, possèdent de gros paquets de titres ».

Présentée de la sorte, cette affirmation induit à croire que 90 % des capitaux des grandes entreprises sont fournis par les petits et moyens épargnants, — c'est-à-dire par la couche moyenne. — S'il en était ainsi, la couche moyenne serait non la principale mais la seule grande puissance économique de la France, puisque, par ailleurs, les petits capitalistes possèdent presque 100 % des petites entreprises.

Une telle conclusion, manifestement fausse, proviendrait d'une confusion entre les petites actions et les petits actionnaires. Même les très grosses fortunes connaissent les petites actions... mais en paquets plus ou moins gros, d'abord, et d'origine plus ou moins multiple : par exemple un paquet de Kuhlmann, un paquet de Saint-Gobain, un paquet de Royal Dutsch ou de Banque de France, etc.. De cette façon, un multimillionnaire fera figure de « moyen épargnant », ou même de petit, par rapport à chacune des sociétés (5).

Or ce ne peut être que de cette catégorie de « moyens épargnants » qu'il s'agit dans la plupart des textes qui signalent l'importance économique de la petite épargne en France. En fait, les petits capitaux n'entrent que pour une part très réduite dans les sociétés anonymes.

Si l'on s'en réfère à des travaux d'une valeur incontestée, comme les tableaux statistiques comparatifs que le professeur Simiand a établi dans son Cours d'Economie Politique, il apparait que les gens moyens détenaient en 1913 et 1925, respectivement 37,3 % puis 35 % (6) du montant total des patrimoines privés en France.

Depuis, cette proportion n'a pu que diminuer, car la crise, les escroqueries d'envergure, les manipulations monétaires, les conversions forcées, etc., n'ont pu qu'affaiblir la capacité financière des gens moyens. Une idée de cette chute des patrimoines de la couche moyenne peut être donnée par celle de ses revenus qui tombent de 36 % des revenus totaux en 1913, à 22 % en 1935. Naturellement, nous faisons des réserves sur la valeur absolue de ces données. Mais la concordance sensible des résultats obtenus différemment permet de dire que le total des patrimoines et celui des revenus de la couche moyenne se situent aux alentours du tiers des patrimoines et des revenus du pays, c'est-à-dire aux alentours de 33 %.

Si la totalité des capitaux s'investissait uniquement dans les trusts et les sociétés anonymes, la couche moyenne ne pourrait participer, avec la totalité de ses patrimoines, que pour 33 % du capital total.

Mais les capitalistes n'investissent pas en actions et obligations tout leur avoir. Une partie en est réservée pour les entreprises qu'ils gèrent personnellement. Or, quand on s'élève dans la couche des gens riches, on voit de plus en plus des actionnaires plutôt que des entrepreneurs, tandis qu'en redescendant dans la couche moyenne, on trouve plus d'entrepreneurs que d'actionnaires purs. Cette constatation est confirmée par le fait de 98,5 % des entreprises sont petites et moyennes, et qu'elles appartiennent dans la presque totalité des cas, à de petits patrons.

Dans ces conditions, il faut bien admettre que la couche riche investit une grande part de ses capitaux en actions et obligations, tandis que la couche moyenne, réservant son argent pour les petites entreprises dirigées individuellement, n'y met qu'une faible part. *Par conséquent, la petite et moyenne épargne ne peut pas, non seulement fournir* 90 % *du capital des sociétés anonymes, comme il a été dit — mais nécessairement moins que* 33 % *et même infiniment moins.*

Nous voyons ainsi que la capacité strictement financière de la couche moyenne est relativement assez faible, que sa participation aux grandes affaires est infime et que son influence économique sur le développement de l'impérialisme français est presque pratiquement nulle.

Par contre nous avons vu que 98,5 % des entreprises étaient petites et moyennes. Or ces entreprises vivent, c'est-à-dire remplissent dans l'économie du pays un rôle qui n'est pas pris par le gros capitalisme. C'est là un fait de première importance : les 3 millions de chefs de petites entreprises agricoles, industrielles, commerciales ou autres constituent incontestablement la force économique principale de la couche moyenne, et une grande puissance économique en France. Remarquons néanmoins que cette importance économique n'est plus le fait de l'ensemble de la couche moyenne, mais seulement de *certaines des fractions de classe* qui la composent.

Il en sera de même si l'on considère dans la production le rôle des techniciens — qui ont en général un niveau moyen d'aisance. — De même encore l'importance économique de la couche moyenne prise en tant que consommatrice dépend principalement d'une catégorie spéciale : la population passive.

Comme nous aurons à parler de ces caractères dans les chapitres spécialement réservés à ces catégories, nous ne nous y attarderons pas plus longtemps ici.

POIDS MORAL DE LA COUCHE MOYENNE

Si la couche moyenne ne possède qu'une capacité financière relativement faible, et bien qu'elle ne constitue que 36,4 % environ de la population, cela n'implique pas que son influence idéologique soit faible.

Certes il nous paraît difficile sinon impossible de définir avec précision le contenu de l'idéologie — et à plus forte raison — de l'état d'esprit de la couche moyenne. Et ni le degré d'influence de l'idéologie, ni le degré d'extension de cette mentalité ne sont susceptibles de mesure. Tout au plus des indices permettent de juger et de son existence, et de son rayonnement. Mais ces indices n'apparaissent qu'à l'occasion de situations concrètes infiniment variées. Nous nous écarterions de l'objet de notre étude, si nous voulions entreprendre l'immense travail de sondages qu'une telle recherche comporterait.

Nous nous bornerons donc à signaler quelques-uns des facteurs les plus importants qui concourent à faire de notre couche moyenne le point de départ et l'agent principal de l'opinion publique en France.

D'abord, comme la couche moyenne n'est pas seulement une entité théorique, mais bien une réalité historique, elle possède un visage particulier, un état d'esprit qui lui est propre : la mentalité petite bourgeoise — comme on l'appelle souvent.

Cet état d'esprit caractéristique est très général chez les gens moyens, car il y a entre eux une affinité née de facteurs de cohésion assez forts : la communauté approximative du niveau de fortune, d'abord ; le fait, ensuite, que le passage d'une classe à une autre, dans le cadre de la même couche sociale n'est ni difficile, ni rare : Un membre de l'enseignement public par exemple peut passer dans l'enseignement privé ou donner des leçons à son propre compte. Il peut aussi — s'il en a les moyens — s'établir commerçant, acheter une propriété rurale et la cultiver, ou encore entrer dans l'industrie. La vie courante fourmille d'exemples de tels passages, qui, grâce à la continuité du niveau de fortune semblent moins de véritables changements de classes que de simples changements de profession ; et il n'est pas douteux que cela contribue fortement à l'existence d'un sentiment de cohésion, d'une communauté morale dans la couche moyenne.

Cet état d'esprit, émané de la masse des gens moyens, se diffuse dans l'ensemble du pays et l'imprègne. Sa racine se trouve bien dans la couche moyenne, mais ses ramifications étendent leurs ombres sur les couches voisines. A tel point que l'on peut bien dire que la mentalité petite bourgeoise constitue actuellement la note dominante de l'opinion publique française. Cela peut s'expliquer en partie parce qu'historiquement la couche moyenne apparait comme l'héritière directe des Révolutions qui ont fait de la France une République bourgeoise de petits propriétaires. Il semble bien aussi que, de par leur

situation moyenne, le rôle de médiateurs entre riches et pauvres soit de préférence dévolu aux gens moyens, ce qui leur confère une autorité morale sur les parties en conflit.

En tous cas, leur prestige moral et leur idéologie s'imposent aux uns et aux autres. La couche riche, qui est la minorité du pays, doit tenir compte de la grosse masse petite bourgeoise, de ces techniciens compétents, de ces petits commerçants dont elle a besoin, de ces artisans ou industriels dont la semi-indépendance matérielle entraîne une semi-indépendance de jugement. De plus, grande et petite bourgeoisie sont rattachées non seulement par une échelle extrêmement nuancée de transitions, mais aussi par des liens organiques de classes. Sur la couche prolétarienne, l'influence petite bourgeoise s'exerce plus fortement encore : c'est l'attraction d'un niveau de vie meilleur, plus élevé, quoique suffisamment proche pour paraître — et devenir quelquefois — accessible. D'où les tentatives fréquentes d'échappées individuelles, et les « tendances petites-bourgeoises du prolétariat » bien connues. Ici encore le fait que des classes comme celle des commerçants ou des paysans, par exemple, qui sont si importantes dans la couche moyenne, se prolongent jusque dans les couches les plus pauvres, permet une propagation plus aisée de l'esprit petit-bourgeois dans l'ensemble du pays.

De sorte que, malgré son infériorité économique, et bien qu'elle ne constitue qu'une importante minorité dans le pays, la couche moyenne joue le rôle prépondérant dans l'opinion publique en France.

Simon RUBAK.

---

(1) Rattacher des enfants dès le berceau, et des vieillards aux classes et aux couches sociales peut sembler par trop paradoxal, quoique cela dût être théoriquement concevable. Nous ne traiterons pas des problèmes que leur existence implique : natalité et avortements, dépendance de l'enfant par rapport à la famille et à la société, etc.

(2) Les résultats du recensement de 1931 indiquent : 21.316.790 personnes du sexe féminin dont 7.900.348 exercent une profession. Reste donc : 13.416.442 personnes « passives » de sexe féminin. Nous en défalquons les 4.383.813 âgées de moins de 14 ans, et les 1.296.158 âgées de plus de 70 ans. Soit ainsi 7.736.471. Nous avons arrondi ce nombre par diminution, étant donné la rigueur un peu brutale des limites d'âge, et aussi le fait que bon nombre de femmes travaillent sans déclarer leur profession.

(3) Dans sa brochure *Les classes moyennes* (Ed. Rieder), G. Izard, se basant sur l'étude de M. Francis Delaisi, compte les salariés de 10.000 fr. à 100.000 fr. dans « les classes moyennes » et évalue ainsi le nombre des appointés non prolétaires à 1.753.739. Nous avons bien vu ce nombre dans l'Annuaire statistique, mais nous remarquons : 1° Que 10.010 frs par an, cela ne fait pas 1.000 francs par mois, somme très proche du minimum vital en 1931 ; 2° Que 1.579.147 de ces salariés se trouvent précisément dans la catégorie de salaires allant de 10.010 frs à 20.000 frs par an. Nous ne pouvons les ranger dans la couche moyenne. Notons d'ailleurs que le choix de M. Izard a été déterminé par la fameuse confusion des notions que nous avons dissociées par *couches* et *classes*.

(5) Lorsqu'en 1936, le Gouvernement de Front Populaire a tenté de « démocratiser » la Banque de France, il a cru bon de faire convoquer des assemblées générales ouvertes aux actionnaires plutôt qu'à leurs délégués. Le résultat ne fut pas brillant : la première assemblée se montra plus brutalement et grossièrement réactionnaire que ne le furent jamais les assises des « 200 familles ». En effet, au lieu de mandataires circonspects agissant au nom de tiers, on avait « démocratiquement » appelé les capitalistes eux-mêmes qui, pour « petits porteurs » qu'ils fussent, n'en étaient pas moins les plus purs échantillons du gros capitalisme !

(6) Les gens qui avaient en 1913 un patrimoine d'une valeur de 20.000 frs à 500.000 francs au taux de la monnaie de 1925, auraient formé 42 % de la population et possédé 37,3 % du montant total des patrimoines privés. Ceux qui en 1925 avait un patrimoine variant entre 20.000 et 500.000 francs auraient formé 32 % de la population avec 35 % du montant des patrimoines. Quelle que soit l'incertitude des approximations, la chute est nette.

les Hommes et les Œuvres

Henry POULAILLE.

Joseph Lacasse, peintre de la peine des hommes

Depuis les Le Nain, la peiture française ne compte plus les artistes qui firent des toiles à la gloire du travail. Le travail en art à ses laudateurs. c'est du facile symbolisme. Par contre, fort peu d'entre eux s'attachent à dire la peine du labeur. Car ça c'est une autre paire de manches. Il faut en avoir tâté. Et puis c'est de mauvaise vente, la critique est encline à dire de « mauvais goût ». La peinture comme les autres arts et la littérature étant par destination bourgeoise, donc digestive. On supporte à peine l'anecdotisme d'un Steinlen, on subit Luce plus qu'on ne l'aime. Un Pissaro n'est pas non plus tellement goûté. On leur préfère un Jules Adler plus animé de bonnes intentions que de génie et le fin du fin sera dans le genre peintre du travail, l'illustration au décamètre de M. Henri Martin.

Comme en face de cela, la rigueur de Cresson paraît rébarbative, comme la violence de Lacasse semble outrancière voire outrageante. Lacasse... ce nom est presqu'un programme.

On a vite fait de les juger quand par hasard on veut bien ne pas oublier leur existence. Du premier on affirme qu'il sait dessiner mais ne sait pas peindre ; du second, on dit le contraire car les tons chauds et crus des toiles de Lacasse sont de la couleur. Et la peinture c'est de la couleur n'est-ce pas ? Il est possible que pour qui juge du dessin selon les canons d'Ingres, le trait de Lacasse ne soit pas d'autant de perfection technique, mais alors, il faut rappeler qu'il dessine mal, comme Dostoïewsky écrit mal. Dostoïewsky est, paraît-il, l'auteur russe qui écrit le plus mal. Chez nous aussi on a dit que Balzac, Stendhal, écrivaient mal. Admettons donc. Mais jugeons sur les œuvres. Et tant pis si Joseph Lacasse dessine comme le grand russe écrivait si les œuvres qu'il donne nous prennent au ventre.

Certes, on est habitué à ce que la peinture vous chatouille agréablement l'œil. Avec lui, on est heurté. Pas le moindre souci de nous faire plaisir. C'est un homme qui s'exprime. Libre à vous d'aimer cela ou de ne pas l'aimer. C'est dru et direct. Cela tient plus du coup de poing que du sourire. On est loin de la peinture d'école avec Lacasse. Elle prend sa source dans la vie. Elle est à l'image d'une certaine vie qu'on a pris l'habitude d'ignorer, encore qu'elle soit celle de la majorité des hommes. Ce n'est plus le sujet mais le fait brutal, ce n'est point la sensation, la transposition poétique du réel, mais le réel même, le sentiment à l'état pur. Avec Steinlen et Luce, c'était déjà la vie ouvrière, mais comme chez Zola, vue du dehors, avec Lacasse c'est la vie ouvrière, sentie du dedans et exprimée directement.

Chez Cresson, il y a un certain arbitraire qui gêne, de l'ankylose du fait qu'il stylise. On ne trouve que quelques toiles de Lacasse qui tombent dans le même travers. Je fais allusion à la période récente qu'il vient de dépasser pour revenir au réalisme rude qui est à son image et qui fait de lui le plus authentique représentant de la peinture d'expression prolétarienne, sinon le seul actuellement.

Joseph Lacasse est né il y a une quarantaine d'années dans une famille

pauvre de Tournai. Il connu les soucis du pain à gagner de bonne heure et à l'âge où l'on est encore à user ses fonds de culotte sur les bancs des classes, il était déjà à la rude école de la vie aux carrières d'Autoing, en Belgique, où son père cassait la pierre. Vite, il prit parti, milita avec fougue ; entre temps, il s'essayait à dessiner et peindre. Il voyait l'art comme une sorte d'apostolat, il pressentait qu'il pouvait servir sa classe au moyen de la couleur et des pinceaux. Il rêvait d'écrire la douloureuse geste de la vie ouvrière, mais d'une autre manière que cela n'avait été fait jusqu'alors. Sans se soucier des amateurs ni des esthétismes.

Il y eut de longues années, celles de la guerre, entre son désir d'œuvrer et les possibilités de se dire. C'est sans doute à cela qu'on doit que d'emblée il fut sur sa voie. C'est la vie des siens, et de ceux qui l'entourent qu'il va dire. Son père, sa mère ses compagnons carriers, ses amis les débardeurs que seront ses héros.

A travers ces personnages de la vie quotidienne, c'est l'homme tout court qu'il montrera. C'est la peine de l'instant, c'est la brièveté du repos, la peur du lendemain qui se lit dans les faces ou les scènes qu'il brosse à grands coups dans une vérité qui parfois fait mal. Nul peintre n'a su montrer si cruement la fatigue du travail, sa hantise.

Peu d'œuvres sont plus émouvantes que ces toiles où il montre son père. Celle où on le voit assis « après son travail ». Cet homme en pleine force est assis, comme écrasé et « vidé ». C'est beau comme un Rembrandt. Une autre toile est significative de la puissance de Lacasse. Celle qui a pour titre : « Après cinquante ans de ménage... » Dans la petite pièce qui servit souvent de cadre au peintre où le buffet de bois blanc tient la grande place, il montre son père et sa mère. Un crucifix est sur la cheminée. La femme est agenouillée sur une chaise, un chapelet en mains, l'homme les mains jointes tourne ses yeux vers le Christ. La vie les a pliés, leur horizon est resté limité à une vie pénible, ils n'ont que l'espoir de l'autre vie, là-haut, en laquelle Lacasse qui est catholique croit lui aussi. Mais comme l'on est loin de la Bondieuserie officielle et des Saint-Sulpiceries. C'est sans astuce, sans littérature. C'est la foi du charbonnier, simple et digne. Pas de tricherie ici. Ce qui est au premier plan, c'est la fatigue de cet homme humble et confiant. Pas de transfiguration poétique, c'est humain, étonnamment humain.

Peintre religieux, Lacasse est avant tout un peintre humain. Quand il fait un Christ ce n'est pas l'efféminé des poncifs courants, c'est encore l'homme de la vie de tous les jours. On comprend très bien, trop bien, la rage qui prit l'autorité ecclésiastique devant les fresques qui lui avaient été commandées pour l'église de Juvisy.

De longs mois, Lacasse y avait travaillé de tout son cœur, de toute sa foi. C'était trop « révolutionnaire ». Indigne des lieux saints. On procéda au lessivage des fresques, sans le moindre respect du labeur et de l'œuvre. Devant son travail détruit, Lacasse se rebiffe. Il fait un procès aux pudiques vandales. Bien entendu, la toge soutient la soutane. Le peintre outre qu'il ne reste plus rien de milliers d'heures de tâche et quelle tâche ! se voit condamner et les économies de plusieurs années s'engloutissent dans les frais de procédure. C'est un rude coup pour l'artiste. On lui cassait les reins, car inutile d'ajouter qu'après l'exploit de la curaille de Seine-et-Oise, les trois églises qui lui avaient passé commande se rétractaient. Alors, il reprend le collier des mauvais jours, le revoici porteur aux Halles. Il peint aux rares moments où la fatigue ne le tient pas trop. « On ne l'aura pas comme ça ! »

C'est un diable d'homme que ce chrétien. Il croit toujours en Dieu et aux hommes. A peine remis, aidé par sa compagne et soutenu par sa fillette, il esquisse un rêve nouveau. Du moins n'est-ce pas neuf pour lui, ce projet qu'il mûrit, il a déjà réalisé une chose du même genre autrefois en Belgique. Créer un centre d'art vivant, est plus que jamais nécessaire. Les artistes ne sont pas que les victimes des idiots et des béotiens, ils sont les esclaves des marchands. Il se dit : « Je grimperai l'Equipe ». Les artistes seront leurs maîtres, chez eux... Et *l'Equipe* se « grimpe », comme il dit dans son langage savoureux. Le

plus curieux, c'est que la réussite suit la réalisation. De fait, *l'Equipe* est un centre vivant en plein Montparnasse, le quartier le plus factice de Paris pourtant. Certes cela ne va pas sans quelques accrocs ni quelques désillusions. (1) Mais Lacasse est d'un tel optimisme qu'il garde dans les plus mauvais moments sa belle confiance.

Tous les quinze jours, une exposition nouvelle orne les cimaises de la galerie. Des matinées et des soirées littéraires ou artistiques y ont lieu, plusieurs fois par semaine souvent. Des causeries y sont données, dont plusieurs sur la littérature prolétarienne, l'imprimerie et le livre, la poésie nouvelle, l'âme noire, la carence de la critique.

Des essais de théâtre improvisé, des récitations poétiques, y connaissent un franc succès. La scène, ce n'est pas comme ailleurs, et les poètes dits sont autres que ceux qu'on dit dans les réunions similaires. Cendrars, Plisnier, Langston Hughes, Serge Maïakovsky, Rimbaud, Corbière, Wolker, Joé Corrie, Chennevière, Martinet, Péguy, Vallès, etc... D'intéressantes manifestations folkloriques alternent avec des récitals de musique moderne.

Mais comment détailler l'activité de *l'Equipe* sans faire des omissions graves. Je renonce à m'étendre plus, conseillant aux lecteurs de *Masses* de se rendre compte par eux-mêmes.

Aussi bien ces notes hâtives sont-elles bien décousues. Je me proposais de parler de l'homme qui est un rude gars et j'en ai dit à peine quelques mots... quant à sa peinture, je ne suis pas critique d'art pour un sou. C'est comme pour la musique, je sens, sans vouloir poser au connaisseur. Je marche ou ne marche pas. Pour Lacasse, je marche à fond. C'est dans la grande ligne des Cezanne et Van Gogh. Lacasse est un des dix ou douze vrais artistes d'aujourd'hui. Il serait souhaitable qu'une nouvelle exposition de ses toiles fut faite au plus tôt qui comprendrait, outre les toiles récentes accrochées l'an dernier, des œuvres anciennes et les toutes dernières. Je souhaiterais encore qu'il y joigne quelques-unes de celles qu'il se refuse à sortir et qui sont à mon sens parmi les plus éblouissantes que je connaisse.

Puisse ce papier le décider.

Henry POULAILLE.

---

(1) *L'Equipe*, 81, boulevard Montparnasse.

Bilan du Théâtre III

DULLIN ET L'ATELIER

—o—

Il nous reste à parler des autres théâtres du Cartel. (1)

J'aime beaucoup l'atmosphère de l'**Atelier.** J'y retrouve avec plaisir depuis l'époque où l'on représentait **voulez-vous jouer avec moa ?**

On est toujours étonné de voir combien les hommes transforment le monde à leur image. Le côté artisanal, traditionnel, commedia dell'arte, qu'il y a toujours dans les spectacles de Dullin, on le trouve dès l'abord de son théâtre. Cette petite place, ornée d'arbres minces, ce bâtiment qui tient de la ferme et de la maison espagnole, la cour pavée par où l'on va dans les coulisses, les escaliers étroits qui mènent au bureau de l'administration et à celui de Dullin, tapissé de grenat ! oui, vraiment, tout celà me paraît être entré dans l'œuvre de Dullin.

J'ai rencontré plusieurs fois le directeur de l'**Atelier** dans son bureau ; son veston est atteint d'un mal curieux, bien qu'assez commun : un liseré rouge est apparu un jour, le mal s'aggravant ce mince fil est devenu bouton, et sans doute cette évolution n'est-elle pas terminée. Le jeune anarchiste doit être un peu étonné, quand il se regarde dans une glace, de voir ce qu'il est devenu dans l'âge mûr.

Mais il est une chose qu'il doit reconnaître du premier coup d'œil, c'est que l'amour du théâtre est demeuré aussi pur, aussi vivace au cœur de celui qui lui a succédé.

Il faut avoir vu Dullin diriger une répétition pour comprendre peut-

être tout à fait jusqu'où va cette passion, et de quelle façon il éclaire tout à coup un texte par une indication. Son jeu sobre, incisif, quelle belle leçon pour de jeunes acteurs dont il est toujours entouré. Car il y a encore ceci de singulier chez Dullin, c'est que son théâtre est toujours plein de jeunes acteurs. C'est vraiment la maison de la jeunesse. De là le mouvement vif, l'espèce de joie que donnent le plus souvent ses spectacles.

Dullin, en effet, est resté dans la bonne, l'excellente tradition de Copeau : ses acteurs savent courir, sauter, danser et même chanter à l'occasion. Non point des messieurs figés, ficelards, qui viennent vendre leur salade, mais un élan du corps qui fait plaisir à voir.

Quant à lui, c'est vraiment un artiste de classe et de race. Quelque rôle qu'il ait, fût-ce le plus effacé, le projette au premier plan. Je me souviens de quelle façon il mettait en relief les images de Shakespeare dans **Jules César** ; il les frappait ainsi que de splendides, étincellantes médailles ; il redonnait à la poésie de l'Anglais toute sa vigueur et son éclat. Oui, vraiment, l'acteur admirable, et qu'il me plaît dans ses colères, ou plus encore dans ses ruses félines, quand il va et vient sur la scène, passant sa longue main sur son visage mince et malin de Savoyard.

Il me contait un jour comment lui était venu son amour du théâtre. Il vivait alors, enfant, dans ses montagnes de Savoie avec un oncle qui, après la guerre de 70, je crois, s'était retiré du monde. Et cet oncle, lettré, amoureux de poésie et de théâtre, récitait au petit Charles, des tragédies ou des comédies entières. Naturellement, l'enfant ne tarda pas à lui donner la répblique.

Je sais, peut-être pourrait-on reprocher à Dullin d'être moins joueur qu'il n'a été. Il y a longtemps qu'il n'a plus découvert d'auteur. S'il s'y prend avec tout le monde comme avec moi, celà n'a rien d'étonnant. Je lui avais remis un manuscrit, de la main à la main, qu'il a gardé plus de six mois sans l'ouvrir. Je ne prétends pas que ma pièce dût être jouée, avec le recul je pense même le contraire, mais quoi, lisez au moins les manuscrits qu'on vous remet, messieurs les Directeurs, au moins parcourez-les. Mais c'est curieux, ils pensent tous que cela n'a rien à voir avec leur métier !

Ceci dit, la plupart des « reprises » de l'**Atelier** ont été heureuses : Shakespeare, Aristophane, Balzac, avec son étonnant **Faiseur,** c'était choisir noblement. Quant à la façon dont ces pièces ont été mises en scène et jouées, j'ai déjà dit tout le bien que j'en pensais. Car Dullin ne se borne pas à découvrir des acteurs, mais aussi des peintres, tel Coutaud, par exemple, qui créa les costumes et les décors des **Oiseaux** et de **Plutus** avec le succès que l'on sait.

Malgré son peu de goût pour la lecture vive donc Dullin, et son **Atelier !**

Marc BERNARD.

---

(1) Voir N°s 1 et 2 de **Masses.**

LES PARENTS TERRIBLES

Ou beaucoup de bruit pour rien. Un mélange de Labiche et de Sophocle. Cocteau ne croit en rien, ni en Dieu, ni en l'homme. Or, le théâtre plus qu'aucun art, sans doute, ne saurait se passer de foi. Non, pardon : M. Cocteau croit en lui-même ; cela ne saurait suffire à donner de la grandeur à son œuvre.

Les Parents Terribles, une mère aime son fils, le fils aime une jeune fille, qui est aimée également par le père, lequel est aimé par sa belle-sœur. Ces sortes de famille ont un nom dans le langage populaire.

Et connaissez-vous rien de plus exaspérant que ces clins d'œil constants au public : « Tu peux parler librement ; ici nous ne sommes pas au théâtre », etc.., etc...

Le public, d'ailleurs, trouve celà génial. Mais l'interprétation est splendide.

M. B.

PIECES A VOIR : La Mouette, La Terre est Ronde, Knock.

LA MUSIQUE ET LE PEUPLE

Il peut sembler fastidieux d'aborder un thème cent fois rebattu et qui a permis, à beaucoup de sottises de voir le jour. Si l'on a beaucoup écrit sur le théâtre du peuple, sur la littérature du peuple, la musique n'a guère occupé pendant longtemps que quelques prosélytes qui ont prêché d'exemple, comme Albert Doyen et ses « Fêtes du peuple », mais fort peu tenté les musiciens. Il a fallu le mouvement politique de Juin 36, la victoire du Front Populaire, l'avènement d'un gouvernement regardé par les masses comme leur gouvernement, bref des circonstances extra - musicales pour qu'on s'avise enfin de l'urgence de ce problème. Des tentatives furent lancées un peu partout, des groupes fervents se formèrent, encouragés par les autorités officielles, patronnés par tout ce que la France possède de pontifes de la musique, et exploitées largement d'ailleurs par le Parti Communiste. Puis, comme beaucoup de belles illusions, le mouvement fléchit, l'ardeur s'attiédit ; la musique du peuple cessa d'être à la mode comme d'ailleurs le courant d'ailleurs le courant d'opinion qui l'avait portée sur la place publique. Et la seule organisation sérieuse, qui avait cristallisé les plus beaux espoirs et dont tous, nous attendions un magnifique essor la Chorale Populaire est devenue une simple annexe de la rue Lafayette.

Ce n'est pas une raison pour nous décourager. C'est un fait brutal aujourd'hui que la musique est chez nous moins cultivée que, par exemple, la peinture et surtout la littérature. C'est un fait incontestable que le peuple allemand même hitlérisé, est un peuple qui ne peut se passer de musique.

S'imaginer, que par une action concertée, par une éducation intensive, on fera du jour au lendemain du peuple français un peuple de musiciens, est une absurdité. Ce qui est possible, c'est de développer le goût de la musique.

Il est bon, il est même indispensable que l'on répande un peu partout dans les masses les chants populaires et les hymnes où les révolutions successives aussi bien ues autres peuples que du peuple français se sont incarnées et gravées dans l'âme des contemporains. Mais il est essentiel de ne pas perdre de vue que ces chants ne constituent qu'une province de la musique, domaine intéressant, mais tout de même assez limité. L'éducation musicale doit mettre en contact les classes laborieuses avec le génie des grands maîtres.

Dire que le peuple ne les comprend pas est un slogan que répète à l'envi la presse bourgeoise : rien n'est plus faux. Les masses qui assiègent chaque semaine les concerts Colonne, en sont un démenti vivant. Sasn doute ne perçoivent-elles pas immédiatement toutes les nuances des œuvres qui leur sont présentées, mais elles les vivent avec intensité, elles en saisissent la beauté. Aussi disons-nous qu'il est indispensable et urgent d'ouvrir largement les salles de concert, démultplier les prix réduits, d'augmenter le nombre des places gratuites. Ceci ne sera qu'un premier pas.

Malheureusement ce n'est guère possible qu'à Paris. En province, à part les très grandes villes, et même pas toutes, il n'y a pas de vie musicale. Le seul moyen de répandre la musique dans le peuple, outre la radio, dont nous parlerons plus tard, c'est de toucher le public populaire par la distraction qui lui est essentielle aujourd'hui : le cinéma. On sait quel instrument merveilleux d'éducation il pourrait être, et quel instrument d'abêtissement les producteurs de films en font souvent. Faisons campagne pour que les films, comportent au moins un accompagnement musical de valeur ; c'est ainsi que naîtra dans la masse l'amour de la musique et que le peuple deviendra apte à goûter les grandes œuvres.

Pierre HALBWACHS.

A TRAVERS LES LIVRES

L'Armée Rouge

Ce livre dont nous espérions voir bientôt paraître une traduction française, est l'œuvre d'un homme qui a servi dans l'armée rouge de 1921 à 1936 et qui joint à son expérience de soldat une connaissance approfondie de l'Union Soviétique et des problèmes du socialisme. Aussi trouvons-nous dans ce livre une réponse à quelques-unes des questions les plus brûlantes qui touchent le destin de la Révolution, sa réussite matérielle et morale.

Une révolution ne peut vaincre que si elle peut survivre à l'inévitable période de transition où elle se trouve sans armée. En Russie, la décomposition de l'armée tsariste se poursuivit, même après octobre ; des désertions massives se produisent dans les rangs mêmes des régiments révolutionnaires. Les soldats, des paysans pour la plupart, retournent au pays car ils ne veulent pas manquer la distribution des terres. Il a fallu que les éléments de l'ancienne armée passent par le creuset de l'usine et des champs pour que puisse se créer l'instrument nouveau. Ceci n'a pu être réalisé que parce qu'en signant la paix « humiliante » de Brest-Litovsk, les bolchevicks se sont accordé une indispensable période de répit.

Tandis que se liquéfiait la vieille armée, apparaissaient les premières cristallisations de l'armée nouvelle sous la forme de milices rouges qui, d'abord illégales sous le règne des Mencheviks, imposèrent leur existence au gouvernement provisoire lors du putsch Kornilov et fusionnèrent en octobre avec les unités révolutionnaires de l'armée régulière. A ces premiers noyaux vinrent s'ajouter les bandes de partisans paysans. Ceux-ci se battent pour leur propre compte et hésitent parfois entre blancs et rouges, mais ils se rallient le plus souvent au pouvoir soviétique qui les protège contre le retour des anciens propriétaires

Si l'enthousiasme est indispensable aux révolutionnaires, il ne suffit pas à gagner les batailles. Les milices rouges qui jouent un rôle de premier plan dans l'insurrection et les débuts de la guerre civile, ne résistent pas aux formations militaires disciplinées. L'importance de la « guérilla » diminue alors que l'envergure des opérations augmente. La nécessité de coordonner ces opérations, impose la création d'une organisation centrale, d'une machine administrative complexe. C'est d'ailleurs de la base que part le processus d'unification, et ce fut Trotsky, incontestable créateur de l'armée rouge, qui le mena à bonne fin. Les unités locales fusionnent et sont reliées peu à peu au pouvoir central. L'utilisation des anciens officiers tsaristes, sous le contrôle de commissaires politiques, est un exemple de leur capacité d'accepter des compromis sans renier les principes, de se servir de tous les matériaux de la vieille société encore utilisables pour en construire une nouvelle. (2).

Le zèle des volontaires, lui aussi, s'avère insuffisant. Il faut recourir à la réquisition du « matériel humain », mobiliser des classes, radier des organisations ouvrières et paysannes ceux qui refusent de servir. Les dangers de cette transformation inévitable se trouvent atténués du fait que l'avant-garde militante que constitue alors le P. C. donne l'exemple du sacrifice. Mais l'abnégation des communistes de l'époque héroïque ne pouvait, elle non plus, suffire à tout.

Dans la Russie ravagée par les armées d'intervention, le blocus et la famine s'ajoutent aux effets destructeurs de la guerre civile. En premier lieu, il faut nourrir et vêtir l'armée, et pour cela, selon la dure expression de Trotsky, il faut piller la Russie. Le communisme de guerre est basé, non sur la création

de richesses nouvelles, mais sur la saisie par contrainte de toutes les richesses existantes. Ceci conduit, parallèlement à la militarisation du pays, à une hypertrophie des fonctions policières et bureaucratiques.

La subordination de toute la vie du pays aux objectifs militaires aboutit à l'isolement des bolchevicks, non seulement vis-à-vis des paysans, mais même d'une grande partie du prolétariat industriel et de l'armée (marins de la Baltique) dont le mécontentement se manifeste par des grèves, la revendication de la démocratie ouvrière, la suppression de la dictature de parti, la liberté pour les paysans de cultiver la terre à leur guise. Isolé de la masse, le pouvoir soviétique doit s'appuyer sur l'appareil du parti et de l'Etat et sur l'armée qui devient entre ses mains un instrument de répression. La nouvelle politique économique suit immédiatement l'ignoble répression de la révolte de Cromstadt et Lénine entame la lutte contre le cancer bureaucratique. Mais en dépit de ces efforts de redressement, il n'en demeure pas moins vrai que les méthodes d'industrialisation forcée et de terreur appliquées à grande échelle par Staline ont fait leur apparition dès les premières années du régime.

En dépit des tares bureaucratiques, des limitations de la démocratie ouvrière, l'U.R.S.S. demeure durant toute la période de la Nep, un état s'efforçant d'aller vers le socialisme (où dominent encore les formes petites bourgeoises de la production). Sa politique extérieure et celle du Komintern, malgré des erreurs et des zigzags de cette dernière, n'est pas en contradiction avec les intérêts du prolétariat international. Son armée est toujours, non seulement de nom, mais en fait, une armée rouge, une armée révolutionnaire. Là encore les contradictions surgissent entre les exigences de la technique militaire et les objectifs de la révolution : création d'une force armée de paysans et d'ouvriers devant rester en contact aussi étroit que possible avec les travaux de la ville et des champs, organisation de l'armement général du peuple grâce à un système de milices réduisant au minimum le séjour en caserne.

Le général Toukachevsky, dont les qualités de chef s'étaient révélées durant la guerre civile, se trouve en désaccord sur ce point avec Lénine et Trotsky. Le système des milices suppose selon lui un réseau de communications modernes, un niveau élevé de la production industrielle, des relations aussi satisfaisantes que possible entre la ville et la campagne. D'autre part, une armée territoriale, se battant avant tout pour la défense de ses foyers, possède une faible valeur offensive, or l'offensive joue un rôle décisif dans les guerres modernes. Le programme de 1924 réalise un compromis entre les deux conceptions et combine l'armée active (26 % des effectifs) et l'armée territoriale (74 %). A partir de 1935, cette proportion se trouvera renversée en faveur de l'armée active.

L'une des raisons qui faisaient regretter à Toukachevsky la faible valeur offensive des milices, c'est qu'il attribuait à l'armée rouge la mission d'aider le prolétariat international et les peuples coloniaux dans leur lutte révolutionnaire. Ceci conformément au serment prêté par tout soldat rouge de lutter pour le triomphe du socialisme et la fraternisation de toutes les races. Un grand travail d'éducation politique se poursuivait alors au sein de l'armée. On s'efforçait de faire admettre aux paysans qui composaient la majorité de ses éléments l'idée d'une guerre d'offensive en leur prouvant que seule la révolution mondiale pouvait leur assurer la possession définitive de la terre, en donnant en exemple la solidarité dont avait fait preuve le prolétariat d'occident lors de l'intervention étrangère.

« Nous avons privé l'Entente de ses soldats, écrivait Lénine ; grâce à la solidarité ouvrière, nous avons vaincu les puissances impérialistes, en dépit de leur supériorité numérique et technique ». De son côté, l'U.R.S.S. s'était efforcée de venir en aide aux insurgés hongrois. Au printemps 1919, l'armée rouge, ayant reconquis l'Ukraine, avait tenté d'opérer une jonction avec les forces rouges de Hongrie, à travers la Russie subcarpatique. Mais les progrès de Horthy, d'une part, de Kolchak et de Dénikine, d'autre part, avaient empêché cette jonction de se réaliser. La campagne de Pologne, provoquée il est vrai par l'offensive de Pilsudski en Ukraine, avait eu pour objectif non seulement

d'aider les travailleurs de Pologne à se soulever, mais de favoriser l'insurrection allemande, d'opérer la soudure entre les révolutions de Russie et d'Allemagne. Son succès eut ébranlé les bases du système de Versailles et tenu en échec le bloc impérialiste anglo-français. Mais après des débuts foudroyants, elle se termina en débâcle par suite de l'indiscipline de Staline, Vorochilov et Boudienny qui refusèrent de se soumettre aux directives du commandant en chef des opérations, Toukachevsky, mais surtout parce que le gouvernement soviétique avait sous-estimé le sentiment de haine contre l'oppresseur séculaire, l'impérialisme grand-russien, toujours vivace dans les classes populaires, y compris le prolétariat, et habilement exploité par la bourgeoisie nationaliste polonaise. Trotsky qui connaissait bien la situation en Pologne, s'était opposé, seul du Comité directeur bolchevick, à toute extension de l'offensive au-delà des frontières ethniques de la Pologne. De cette campagne malheureuse, Trotsky sut tirer les conclusions nécessaires : « Dans la grande guerre de classe qui se déroule actuellement, l'intervention militaire de l'extérieur ne peut jouer qu'un rôle d'appoint. L'intervention militaire peut hâter le dénouement et rendre la victoire plus facile, mais seulement lorsque la conscience politique et les conditions sociales sont mûres pour la révolution ».

Ce point de vue longtemps fut qualifié de petit bourgeois par ceux-là mêmes qui, à partir de 1931-33 ont fait disparaître de l'armée jusqu'aux dernières traces de l'esprit internationaliste et socialiste qui y régnait tout d'abord, ceux qui ont appris aux soldats rouges à considérer le prolétaire allemand comme un ennemi.

Cette transformation est une conséquence de la politique d'industrialisation et de collectivisation forcées, pratiquées à partir de 1928. L'effort disproportionné du premier plan quinquennal obtenu par des méthodes de contrainte eut pour résultat d'affaiblir la puissance militaire de l'U. R. S. S. au moment même où l'impérialisme japonais et allemand se faisaient plus menaçants. (Les soldats d'origine paysanne désertent en masse pour venir en aide à leurs familles, dans les villages où règnent la famine et la terreur). A partir de 1933, la crise intérieure semble à peu près surmontée, mais les privations massives exigées par le développement rapide de l'industrie lourde aux dépens des industries de transformation favorisent le développement des inégalités sociales et la formation d'une couche de privilégiés dont font partie les cadres supérieurs de l'armée. La réapparition des inégalités a pour corollaire l'adhésion de l'U. R. S. S. au bloc des défenseurs de Versailles, l'alliance des partis du Komintern avec les partis bourgeois, le freinage des mouvements ouvriers et coloniaux, la répression contre les vieux bolcheviks et les généraux rouges.

Toukachevsky était devenu l'artisan de la motorisation de l'armée rouge et le créateur de l'aviation soviétique lorsqu'après plusieurs années de disgrâce il fut rappelé aux plus hautes fonctions militaires, au moment même où se précisaient les menaces de guerre contre l'Union. Il avait approuvé le premier plan quinquennal dont il attendait une augmentation du potentiel militaire du pays, mais le mécontentement des masses et des minorités nationales ne tarda pas à lui faire redouter un affaissement du moral de l'armée. Opposé à la politique intérieure et extérieure de Staline, il se rallia au mouvement oppositionnel qui, étant donné l'absence de liberté, prit nécessairement la forme d'un complot contre la clique dirigeante.

Staline a accusé les généraux rouges de favoriser l'intervention allemande et la restauration du capitalisme (arguments à l'usage des masses). Il les a accusés également de préparer une guerre révolutionnaire contre les impérialismes d'Occident (argument à l'usage des alliés de l'U.R.S.S., mais un argument qui a manqué son but puisque les états-majors anglais et français ont compris qu'en décapitant son armée, Staline avait porté un coup fatal à la défense de l'U.R.S.S.).

En fait, Staline est conduit à saboter la défense nationale de l'U.R.S.S. (tout comme la bourgeoisie des pays démocratiques sabote par haine de classe sa défense contre les impérialismes fascistes). Il sabote la défense de l'U. R. S. S. en éliminant les spécialistes les plus éprouvés, en supprimant, par suite de l'accroissement des inégalités sociales, les bases populaires d'une guerre de défense révolutionnaire, en paralysant enfin l'action du prolétariat international.

Charles VINCENT.

---

(1) The Red Army — Secker et Warburg, éd. Londres 1938.

(2) Le problème des cadres militaires n'est qu'un cas particulier du problème des techniciens et des intellectuels. Alors que la bourgeoisie, lorsqu'elle s'émancipa, avait déjà accès aux sources de la culture, le prolétariat au moment où il accomplit sa révolution, demeure inéduqué. Or, comme le fait remarquer Wollenberg, un monopole bancaire peut être brisé en quelques semaines, mais pour le monopole de l'instruction, il ne faut pas moins d'une génération. Ceci explique, surtout dans un pays arriéré comme la Russie, l'influence des intellectuels dans le parti et plus tard la domination du parti sur la classe, la formation d'une caste privilégiée de bureaucrates et de spécialistes. La conception autoritaire des rapports du parti et de la masse qui est celle des bolcheviks a d'ailleurs favorisé cette évolution.

L'ARMÉE MODERNE

par le Général Maurin. — Flammarion : 20 fr.

La guerre moderne, mécanique, motorisée, chimique, industrielle, scientifique, c'est la guerre totale. Elle réclame la mobilisation de tous les citoyens sans distinction d'âge ni de sexe. (On y viendra, comme en Allemagne et en Italie, n'en doutons pas.) Elle exige l'effort de tout le pays, toutes ses ressources, toutes ses forces. Tout son argent aussi. Et il n'est pas question de l' « humaniser ». Cet homme compétent nous en avertit : les canons modernes, les tonnes de munitions, les avions, les chars, les navires, les abris, les fortifications, coûtent cher, très cher, à construire, entretenir, renouveler. Ce qui nous promet encore quelques petits décrets-lois et autres contributions nationales. On s'explique très bien dès lors que les peuples qui veulent des canons soient contraints de se passer de beurre et de borne-fontanies, — pour commencer. L'auteur nous prévient aussi d'une bonne chose : la guerre purement défensive n'existe pas. « C'est émasculer un pays que de lui parler exclusivement de se défendre quand la guerre ne peut se terminer victorieusement que par un acte offensif. » « Sur le plan technique », cet argument nous paraît irréfutable. Le Général nous fait entrevoir également que le Parlement, en temps de guerre, est indésirable ; que le pouvoir doit êtr concentré dans les mains de deux ou trois hommes, voire d'un seul, qui dans ce cas serait naturellement le chef suprême de l'armée.

C'est le choc frontal, l'anéantissement, l'usure, l'étripaillage sur place, à l'arrière autant qu'à l'avant, sur terre, dans l'air, sur et sous l'eau. Pour quel résultat ? Le général ne se l'est pas demandé. C'est un technicien ; il écrit comme tel. Remercions-le malgré tout des renseignements précis qu'il nous fournit, et qui ne peuvent que nous confirmer dans notre opinion : si les hommes continuent à n'envisager la paix qu'à l'égard d'une période au cours de laquelle on prépare la guerre, s'ils acceptent de travailler pendant une fraction de temps sans cesse accrue à préparer la destruction de tout ce que le génie humain a si péniblement édifié, c'est le suicide de l'humanité.

J. P.

EUROPE EN ARMES

par Liddell HART. — (Pierre Tisné, éd.).

Les horreurs de la grande guerre ont si bien frappé les esprits que pendant longtemps les milieux d'extrême gauche ont cru bon, au moins apparemment, de négliger les questions militaires. L'anti-fascisme les a conduits, aujourd'hui, au bellicisme le plus outrancier.

Nous essayerons de montrer qu'on peut être anti-fasciste sans oublier les horreurs de la guerre, et pacifiste sans oublier l'importance du problème militaire dans la vie sociale.

Des conflits armés se déroulent hors de nos frontières ; d'autres se préparent où nous serons probablement obligés de participer à des heurts sociaux, la révolution que nous souhaitons peuvent avoir lieu où le rôle de l'armée et de sa technique sera au premier plan ; nous devons pouvoir comprendre et prévoir.

Une revue socialiste soucieuse de tout ce qui peut aider le mouvement ouvrier se doit d'analyser soigneusement les ouvrages se rapportant plus spécialement aux questions militaires. Nos camarades y prendront, nous l'espérons, matière à utiles réflexions et discussions.

MASSES.

L'auteur est un spécialiste des questions militaires, connu par ses articles du « Times », sa contribution à l'Encyclopédie Britannique, et de nombreux ouvrages sur les guerres du passé et la grande guerre. L'indépendance et la clairvoyance de ses conceptions, la richesse de sa documentation, la vigueur et la sévérité de ses polémiques en font un critique redoutable pour les états-majors satisfaits et bornés.

Le livre est composé de chapitres tout à fait autonomes groupés en trois parties : les forces en présence, les problèmes à résoudre, et enfin, prévisions et anticipations.

Liddell Hart souligne fortement que le problème militaire est compliqué aujourd'hui par de nombreuses conditions, géographiques, atmosphériques, économiques, politiques, psychologiques. « L'incertitude qui existe en ce qui concerne l'état réel des forces des diverses nations n'est rien à côté de l'incertitude qu'on a en ce qui concerne leurs effets. Si la première incertitude engendre la peur qui conduit à la guerre, la deuxième justifie les craintes qui peuvent faire hésiter à se lancer dans la guerre. Il est certain que les points vitaux de chaque pays sont exposés aux attaques de leurs voisins, mais il est encore quelque chose plus certain : c'est qu'on a plus d'incertitude qu'on n'en eut jamais sur tous les autres facteurs avec lesquels doivent compter les stratèges et les hommes d'Etat. En comparaison avec la situation actuelle, il était relativement simple autrefois de faire des prévisions militaires ».

Ce livre a été achevé d'imprimer à l'automne 1937. Il n'est donc pas utile d'expliquer pourquoi la comparaison des forces en présence date un peu. En matière d'armement, nous savons que la situation évolue vite ! Mais combien L. Hart a-t-il raison de montrer qu'on ne peut plus faire une telle comparaison sans tenir compte du facteur de la « vulnérabilité », facteur particulièrement important depuis le développement massif de l'aviation.

Si étonnant que cela puisse paraître, L. Hart pense que « les conditions actuelles sont aussi peu favorables que possible à la formation de fronts continus, en tous cas, dans la première période des hostilités ». Il s'appuie sur la supposition que la première phase de la guerre, la principale, aurait lieu entre formations motorisées cependant que la concentration des masses de réservistes serait troublée par les attaques aériennes.

Tout porte à croire, au contraire, que les fronts continus seront établis immédiatement et que l'effort principal des forces armées aura sont premier

but de gêner et si possible de paralyser l'adversaire en visant ses moyens de production, de communication et de ravitaillement. L'aviation et la marine auront ici le rôle principal.

Mais peut-être n'y a-t-il, chez l'auteur, que le désir de faire comprendre par un tour paradoxal que la guerre ne se décide pas seulement sur le front mais que les problèmes de l'arrière ont une importance souvent décisive, comme la malheureuse Catalogne nous le fait bien comprendre. L'importance de plus en plus grande de ces problèmes a des conséquences profondes sur l'évolution de la stratégie et la solidarité, — on pourrait presque dire l'unité —, toujours plus forte de l'armée et de l'arrière ouvre des perspectives réservant plus d'une surprise possible. Nous y reviendrons plus tard.

Au surplus, comme le dit très justement Liddell Hart, l'étude scientifique de la guerre en est encore aux prémisses et il faut laisser les prophéties aux « *généraux qui, de par leur profession, ont une prédilection marquée pour elles, et qui, en tant que prophètes, n'ont plus de réputation à perdre* ». On trouvera dans ce livre de nombreux exemples des erreurs terribles, inexplicables causées par la suffisance et la petitesse des vues chez les généraux chargés de la direction des opérations. Cette résistance aux innovations continue encore. L'avènement des dictatures, bien qu'apportant un élément de vigueur et de jeunesse dans les conceptions stratégiques des pays totalitaires, et c'est un danger pour les pays démocratiques, ne semble pas avoir lui-même, entièrement brisé la tradition.

L'auteur pense que les armées massives ne peuvent conduire qu'au chaos et que la vraie sagesse est de diminuer la vulnérabilité des objectifs ; l'élément rassurant c'est que les nations belliqueuses ne paraissent pas l'avoir compris.

« C'est pourquoi il est raisonnable de croire et d'espérer qu'une autre guerre provoquerait l'effondrement de l'offensive avant celui de la civilisation, et de croire aussi que le sens du ridicule ramènera les nations guerrières à une saine compréhension avant qu'elles ne renouvellent leur effort guerrier ».

A. SIMON.

HISTOIRE DES IDÉES AU XIXe SIÈCLE

N. R. F., Bibliothèque des Idées.

Pour le grand philosophe anglais la cause principale des transformations du monde social de 1814 à 1914, réside dans « l'interaction de la foi en la liberté commune aux libéraux et aux radicaux et la nécessité d'une organisation venant de la technique industrielle et scientifique». Il conclut en déclarant que « les mêmes causes qui provoquèrent la guerre de 1914, sont encore agissantes et qu'à moins qu'elles ne soient freinées par un contrôle international de placements de capitaux et des matières premières, elles aboutiront inévitablement au même résultat mais il sera plus catastrophique encore. »

L'ouvrage de Russell est extrêmement riche en faits et en idées mais assez peu systématique. Chemin faisant l'auteur est amené à préciser sa conception personnelle de la philosophie et sa position à l'égard du marxisme.

Russell considère le matérialisme historique comme une partie de la vérité historique mais non comme toute la vérité. Il lui reproche de négliger le rôle des petites causes accidentelles qui peuvent avoir une influence considérable lorsque les forces en jeu sont sensiblement égales, celui des personnalités et des idéologies politiques telles que le nationalisme et surtout son optimisme. «Les communistes affirment toujours que les conflits entre le Communisme et le Capitalisme... conduiront finalement à l'établissement du communisme. Ils n'envisagent aucune autre conséquence : il y en a une pourtant tout aussi probable : « le retour à la barbarie. » (p. 175). Sans tomber dans le pessimisme, il exprime une incertitude sur l'avenir qui mérite d'être prise en considération, bien qu'elle n'apporte aucune solution positive. Dans l'ensemble cependant Russell considère l'inter-

prétation économique de l'histoire comme fondée et que Marx mérite à juste titre d'être appelé le père du socialisme scientifique : « Comme les autres fondateurs de doctrine, il a besoin d'être amendé à certains égards et sans doute ce serait une funeste erreur de le traiter avec un respect religieux. Mais s'il est considéré comme sujet à l'erreur, on n'en trouvera pas moins qu'il contient une grande part de vérité essentielle. »

A. PATRI.

LE CRIMINEL ET SES JUGES

par Alexandér et Staub

(N. R. F.)

La traduction française de ce remarquable ouvrage dû à la collaboration d'un juriste et d'un médecin psychanalyste allemand est la bienvenue. On n'y trouvera pas les audacieuses fantaisies qui plongent souvent dans le désarroi le lecteur de la plupart des ouvrages psychanalytiques mais un examen complet du problème sous ses aspects clinique, social et même philosophique. Les auteurs éliminent naturellement la notion de la responsabilité fondée sur le libre arbitre mais ils procèdent en même temps à une remarquable analyse des sources psychologiques de l'illusion du libre-arbitre qu'ils rattachent au narcissisme. La croyance au libre-arbitre dérive de l'illusion de la toute puissance de l'homme sur lui-même. A cette conception mythologique de la responsabilité, loin d'opposer le fatalisme abstrait d'un Lombroso, Alexander et Staub substituent la notion scientifique des degrés de responsabilité fondée sur la capacité de prévision par l'individu des conséquences de ses actes.

La criminalité a sa source dans les impulsions asociales et par suite susceptibles de devenir antisociales qui coexistent avec les instincts sociaux chez l'homme primitif ou civilisé. La répression est l'envers du crime aussi bien chez l'individu que dans la société. Le criminel et ses juges réalisent dans des personnes distinctes ce que le névrosé, qui s'inflige à lui-même son propre châtiment, réunit au-dedans de lui-même. La théorie psychanalytique d'après laquelle le criminel recherche son propre châtiment est présentée avec toute la souplesse et toutes les réserves nécessaires. Alexander et Staub se gardent d'affirmer unilatéralement que le crime est accompli en vue du châtiment et distinguent soigneusement la criminalité névrotique de la criminalité normale où les circonstances extérieures l'emportent sur les dispositions individuelles.

La conclusion dégage les enseignements pratiques de cet examen du problème de la criminalité. Le système archaïque de la repression ne garantit pas la société contre le crime puisqu'il satisfait les impulsions profondes de la plupart des criminels eux-mêmes. De là vient son inefficacité. Ce n'est donc pas faire un plaidoyer pour le criminel contre la société que d'opposer aux vestiges barbares de la loi du talion un système de thérapeutique à la fois individuelle et sociale de la criminalité considérée comme un état morbide et non comme une faute ou un péché.

A. PATRI.

ESSAI SUR LA CONJONCTURE ET LA PREVISION ECONOMIQUES

par Alfred Sauvy

(Editions du Centre polytechnicien d'études économiques, 190 p.)

L'auteur est chef du service d'observation à l'économie nationale, et ce sont ses réflexions de technicien qu'il nous livre dans cet essai, réflexions d'autant plus intéressantes qu'elles invitent à plus de prudence dans le choix et l'application des méthodes d'observation et de prévision économiques. On y trouvera nombre de renseignements sur la valeur toute relative des indices français. L'étude de la conjoncture deviendra-t-elle une science ? L'économie politique disparaissant avec la mort du capitalisme, il faudra bien la remplacer : mais nous sommes encore très loin de posséder les éléments, en particulier le moyen de calculer le travail dépense, qui permettraient d'organiser la prévision et la direction économiques.

J. C.

LA FIN DES MONSTRES

Quelle évolution dans la pensée de celui qui, au retour d'un voyage aux Etats-Unis, se mit à chanter le los du fordisme et du scientific management, et qui aujourd'hui place parmi les monstres dont il entrevoit la fin, les grandes entreprises industrielles. L'auteur est plein d'inquiétudes pour l'avenir du monde capitaliste. Après avoir raillé les « faiseurs de plans », il nous apporte, impertubable, un plan : retour à une sorte d'économie locale, régionale. Cette économie, dans l'esprit de l'auteur serait de nature à satisfaire aux besoins de l'homme et se trouverait à l'abri des secousses et des crises. Et de se référer au passé, à l'organisation corporative, dont il parle d'inspiration et bien légèrement.

Dubreuil devrait bien étudier l'histoire des corporations un peu sérieusement. Il apprendrait que cette organisation sociale ne fut pas édenique, mais qu'elle réalisait ni plus ni moins que le capitalisme l'exploitation de l'homme par l'homme, la lutte des classes, la co-existence des privilèges sociaux et de la misère. Etre attentifs aux exemples du passé, comme le suggère l'auteur, cela implique la connaissance de ce passé : l'auteur a beaucoup à apprendre sur ce point. Le plus grave, c'est que sa thèse nie implicitement la lutte des classes. Nous pensons que l'évolution de Dubreuil le conduira loin. Ce n'est pas par hasard que ce « syndicaliste » puise son inspiration dans l'ancienne organisation corporative : tout syndicalisme « revendicatif », purement « économique », porte la trace et la tare de sa filiation spirituelle avec le compagnonnage d'autrefois, issu lui-même du corporatisme.

J. PERDU.

LES OCCUPATIONS D'USINES EN ITALIE ET EN FRANCE

(1920-1936)

par Prouteau

(Libraire technique et économique

Les grèves françaises de Juin 1938 avec occupation du lieu du travail devaient naturellement amener à se reporter aux occupations des usines en 1920. La comparaison, ici, est directement provoquée par la juxtaposition de deux études largement documentées sur chacun de ces conflits sociaux mais les conclusions en sont à peu près laissées au lecteur. Pour l'auteur les occupations italiennes étaient révolutionnaires et avaient pour but de mettre l'exploitation des usines sous la direction ouvrière. Au contraire les occupations françaises n'avaient pas d'autre caractère que celui d'un moyen d'action, le seul efficace, pour faire triompher une revendication économique.

Il est certain que les revendications ouvrières françaises n'ont pas explicitement pris un trait révolutionnaire. Elles n'en étaient pas moins impossibles à tolérer pour le régime existant, comme la suite l'a bien montré, et entraînaient des conséquences subversives. En voulant les concilier avec les intérêts des privilégiés le gouvernement de Front Populaire devait nécessairement être conduit à une politique de temporisation, puis de régression sociale.

J. C.

L'AMERIQUE IBERIQUE

par J. de Lauwe

(N. R. F.)

L'Amérique ibérique est fort peu et fort mal connue ; l'on sait communément qu'il y a trois ou quatre grands pays, une infinité de petits, quelques capitales, villes du littoral ou de l'intérieur, et l'on ignore tout des fondements historiques, de la structure géographique et démographique, de l'organisation sociale économique et politique de cette vaste partie du continent américain. Il est cependant très intéressant de savoir ce qu'il représente, ce qu'il est (et dans une certaine mesure ce qu'il sera) dans le monde.

Le livre de M. Jacques de Lauwe n'a absolument rien à voir avec les relations superficielles qui paraissent périodiquement à la suite du voyage de tel ou tel conférencier. Quoique extrêmement clair et attachant, c'est un ouvrage sérieux, documenté ; c'est le résultat, condensé en quelque deux cents pages, de longues observations ;

si « l'objectivité » un peu froide du sociologue choque quelquefois le socialiste, nous n'en trouvons pas moins de valeur, au contraire, aux documents fournis.

A. TOPEL.

AU CŒUR DE LA TARTARIE

Peter Fleming, est un journaliste anglais, correspondant du **Times.** Il relate ici les péripéties d'un long voyage à travers la Chine et la Tartarie, accompli avec une journaliste française, Ella Maillart. (1) L'intérêt de ce livre est qu'il nous mène à l'intérieur de la Chine dans des régions où ne pénètrent plus d'étrangers depuis de longues années, et où se livre une rude lutte d'influence entre l'Angleterre et la Russie.

A. SIMON.

(1) Un récit fort intéressant de ce même voyage par Ella Maillart est paru chez Grasset, sous le titre **Oasis interdite.**

LA CHINE CAPITALISTE

par Maurice Lachin.
(N. R. F.)

L'auteur voit dans le développement du capitalisme chinois et l'œuvre d'unification nationale qui l'accompagne l'explication des actes japonais. Il apporte une étude documentée sur un sujet peu connu en Occident. Il est certes, courant, de parler de conflit d'impérialismes. Apporter une explication détaillée est plus rare. Celle-ci pourra rendre les plus grands services aux lecteurs désireux d'informations sérieuses.

Un chapitre est consacré à « **la trahison des démocraties** » qui ont condamné l'impérialisme nippon sans en vouloir comprendre les raisons, et qui ont encouragé la Chine dans la voie de l'affranchissement sans faire le geste de libération qui était en leur pouvoir.

Quant au jugement à formuler l'auteur laisse au lecteur « **le soin de le faire selon ses tendances ou ses affinités** ». Pour nous le grand coupable demeure le régime économique dont la responsabilité apparaît, ici comme partout, éclatante.

J. C.

LA ROUTE AU TABAC

Erksine Caldwell
(N. R. F.)

Connaissez vous l'étrange aventure d'un sac de navets, la lunaire randonnée de Dudd le Klaxonneur et de sœur Bessie ? Connaissez-vous les malheurs conjugaux de Lov, les espoirs de Jeter, les appétits de May ?

Avec un tempérament unique Caldwell sculpte en pleine humanité ces vivants d'un modèle saisissant. Ils surgissent sublimés drûment par son art pour nous heurter de leur destin de fer.

Car il s'agit de vivre.

Où trouveraient-ils dans de telles existences la douceur de se plaindre, la tendresse de communier dans la misère et d'y puiser le goût pathétique de la solidarité ?

Le long de la route au tabac, il faut seulement se défendre pour manger. Manger tout seul, mais manger !

Car il s'agit de vivre..., de vivre de navets, de racines, de biscuits.

Les rêves de Jeter sont des tas de guano et de graines de coton. Mais les banques ne feront pas crédit. Si elles font crédit, elles absorberont la récolte. Jeter aura les dettes... Il faut quand même préparer la terre et brûler les chênes noirs. On ne sait jamais.

Grand'mère à l'aderazac, Perl les boucles blondes, Lov l'attacheur, Bessié les trous du nez. Etres durs, isolés dans leur vie sans amour, dépouillés de toute chair jusqu'au squelette du désir et de la faim.

Ce qui fait l'intérêt d'un livre c'est, outre le charme de l'affabulation, sa richesse de leçons sans didactisme.

Erksine Caldwell connaît les vivants. Il a vécu avec leurs transes. Son art nous les livre avec un intense réalisme. Il dit : Vous sentez bien que celà n'est plus possible...,

Ces héros ne sont que des hommes. L'ignoble loi de la jungle sociale les a frustés de leur vraie nature.

Car l'homme est un être d'amour. Et ce n'est pas une mince émotion que de sentir ces destins désespérés, gros, malgré leur résignation, d'une puissance de colère, de révolte et de joie.

Pierre BODIN.

LE LONG VOYAGE DE RENNES

Récit des aventures épiques d'un troupeau de 3.000 rennes envoyé dans l'Extrême-Nord, en 1929, par le gouvernement Canadien pour mettre fin aux famines périodiques des tribus esquimaudes.

Le récit de cette odyssée (le voyage dura 5 années), repose sur des documents et des rapports officiels, et aussi sur la parfaite connaissance que son auteur semble avoir de l'Alaska. C'est celà et le talent de l'auteur qui campe et oppose sous nos yeux Esquimaux et Lapons; c'est celà que nous suggère avec une telle intensité les terreurs divines que peuvent inspirer aux hommes les vents, les inondations, les tremblements de terre, les migrations mystérieuses des caribous, les apparitions fantomatiques des bœufs musqués, et périodiquement fatale, la famine.

A. T.

M. Bakounine, vie d'un révolutionnaire

par H.-E. KAMINSKI

« *La volupté de la destruction est en même temps une volupté créatrice* ».

Plus d'un demi-siècle après sa mort, nous n'avions jusqu'ici aucune « Vie » sérieuse du « Prométhée » russe de l'Anarchisme, Michel Bakounine (si l'on excepte bien entendu la petite plaquette d'Amédée Dunois publiée aux alentours de 1908 et depuis longtemps introuvable) car nous ne saurions mettre en ligne de compte la rocambolesque histoire de Madame Isvolsky (1). Il faut donc savoir gré à Kaminski qui nous avait déjà donné l'an passé une remarquable étude sur les débuts de la révolution catalane « *Ceux de Barcelone* » et un virulent pamphlet « *Céline en chemise brune* », de combler aujourd'hui ce vide avec son « *Bakounine* » que viennent de sortir les éditions Montaigne.

Au cours de près de quatre cents pages bourrées de faits et de documents, l'auteur d'un style alerte et d'une admirable clarté nous promène à travers cette vie incroyablement pleine : L'enfance du jeune aristocrate *à l'ombre des cinq gibets* (l'un de ses proches est parmi les décembristes suppliciés, d'autres dans les glaces sibériennes) l'adolescence, la brève carrière de l'officier du tsar, et voici le « Révolté » ! En Allemagne d'abord, en Suisse, en Belgique, et puis Paris... le prisonnier de Pierre et Paul, la « *Confession* », l'insurrection polonaise... jusqu'aux derniers jours à Berne, dans ces monts du Jura qui ont vu sous son aile naître les premières organisations libertaires, la vieillesse pitoyable, tourmentée, la misère, la maladie, la mort...

C'est tout le dix-neuvième siècle qui repasse sous nos yeux à travers cette « *nature prométhéenne* ». Les décembristes et février 48-70 et les Communards, l'insurrection polonaise et l'affaire de Lyon, Prague et Dresde et surtout le duel avec Marx, les démêlés des deux géants... Enfin la vie et la mort de la première Internationale, cette énorme « *tête sans corps* ».

Toutes les grandes figures de l'émigration européenne des années 50-60 revivent sous la plume de Kaminski : Herzen et Ogareff, Ruge, Golovine, Vogt, Mazzini, Caffiero, et surtout sombre et tragique, attachant et repoussant à la fois, âme de démon servie par une volonté de fer, commettant pour la « *cause* » les plus horribles vilenies voici Serge Netchaïeff, dont Bakounine dira un jour : « *Personne dans ma vie ne m'a fait tant de mal que lui, de mal prémédité, mais je le plains quand même...* » Vingt pages à peine sont consacrées à cet être d'exception (2), et il est certes dommage que Kaminski n'eût point non plus songé à tracer quelque parallèle entre le mauvais génie du géant russe et les méthodes érigées en raison d'Etat depuis près de vingt ans par les bolcheviks.

La place nous manque ici pour analyser ce qui peut rester de vivant dans l'œuvre de Bakounine dont l'essentiel attend encore un éditeur français. Quelle librairie ouvrière se décidera un jour à publier les derniers volumes de ses « *Œuvres* » et ce sinistre « *Catéchisme révolutionnaire* » ?... Mais c'est trop demander aux « *Guides géniaux* » du prolétariat qui ont perdu jusqu'à tout sentiment de classe, de résistance, de dignité même...

Il l'avait bien compris, lui, le grand « butor » qui à quelques semaines de sa mort écrivait à Reclus ces lignes prophétiques :

« *L'heure de la Révolution est passée, non à cause des affreux désastres dont nous avons été les témoins et des terribles défaites dont nous avons été les plus ou moins coupables victimes, mais parce que, à mon grand désespoir, j'ai constaté et je constate chaque jour que la pensée, l'espérance et la passion révolutionnaire ne se trouvent absolument pas dans les masses... Pauvre humanité ! il est évident qu'elle ne pourra sortir de ce cloaque que par une immense révolution... Mais jamais la réaction internationale ne fut si formidablement armée. Elle a fait de la répression une nouvelle science qu'on enseigne systématiquement aux lieutenants de tous les pays, et pour attaquer cette forteresse qu'avons-nous ? Les masses désorganisées. Mais comment les organiser, quand elle ne sont pas même suffisamment passionnées pour leur propre salut, quand elles ne savent pas ce qu'elles doivent vouloir et quand elles ne veulent pas ce qui seul peut les sauver !... Reste un autre espoir : la guerre. Ces immenses états militaires devront bien s'entre détruire et s'entre dévorer tôt ou tard. Mais quelle perspective !...*

Soixante-trois ans après, à l'heure où déjà les pas des armées en marche ébranlent les routes du vieux monde nous ne trouvons hélas pas une ligne à y ajouter.

Maurice SANINE.

---

(1) Cette docte dame, véritable « *Tabouis* » de l'histoire ne s'est probablement jamais donné la peine d'aller à la première bibliothèque consulter les ouvrages de Bakounine : Elle nous annonce froidement 12 volumes de ses « Œuvres » alors que 6 seulement sont édités en français, c'est dire tout le sérieux de l'ouvrage !

(2) Notons en passant que Kaminski semble assez peu documenté sur la question du « *Catéchisme* ».

A TRAVERS LES REVUES

LA REVOLUTION PROLETARIENNE

N° 287-288. **L'intervention en Espagne et la question coloniale.** (Discours prononcé en avril 1938, par Luis Araquistain, ancien ambassadeur d'Espagne à Paris.) L'auteur de ce discours n'avait certes aucune des illusions que bien des militants espagnols de la base ont entretenu jusqu'à ces derniers temps sur les dessous de la guerre. (Nous nous en sommes assurés au contact de quelques réfugiés catalans en France.) Il a discerné clairement le jeu de l'Angleterre conservatrice et impérialiste et de la France trainée à sa remorque. Le prétexte idéologique invoqué par les dictatures n'a aucune valeur pour lui : il rappelle que l'Italie fasciste a tout fait pour consolider ses rapports économiques avec la Russie bolchevique. (Ne vient-elle pas récemment de signer un accord commercial avec l'U. R. S. S., et de lui livrer un sous-marin ?) La Russie, le Mexique, **et quelques Etats européens semi-fascistes** consentirent seuls à vendre du matériel à l'Espagne républicaine. L'Angleterre ne désirait pas la chute des dictatures ; elle a évité de les heurter de front, cherchant à réaliser une politique d'équilibre, fut-ce au détriment de la France ; elle visait à rejeter la Russie de la politique européenne. (Si tout cela est exact, et il y parait, on ne peut s'empêcher de penser que Chamberlain a joué à l'apprenti sorcier.) Quant à Blum, Araquistain semble bien le connaître : bourgeois timoré, rhéteur subtil, tout le contraire de l'homme d'action, il a manqué de courage devant les difficultés. A l'époque où l'auteur prononça son discours, empreint déjà d'inquiétude et de pessimisme, il affectait encore de compter sur l'action des hommes clairvoyants de France et d'Angleterre, et sur les masses prolétariennes de ces pays. Volontairement sans doute, il passait sous silence ou ignorait de parti-pris le caractère de l'intervention russe. Si son texte paraît aujourd'hui démenti sur certains points, il constitue malgré tout un document de premier ordre à verser au dossier de l'affaire espagnole. Même les plus aveugles voient maintenant que la guerre d'Espagne n'est sur le plan international qu'un épisode de la gigantesque mêlée des impérialismes aux prises.

Louzon apporte un point de vue orienté dans le même sens dans ses **Notes d'économie et de politique.** (N° 288.) Reprenant une argumentation antérieure, d'ailleurs vérifiée depuis, il indique que le jeu de l'Angleterre consistait à hisser au pouvoir Franco, en utilisant les soldats italiens, puis à reprendre pied en Espagne, grâce à sa puissance financière, quitte à payer — autant que possible avec les territoires des autres, — le salaire des dictatures. La manœuvre semble bien arriver à maturité aujourd'hui sous nos yeux. Le moment décisif approche pour la France, dit Louzon. Allemagne et Italie ont pris position en Espagne en prévision du nouveau partage du monde : monnaie d'échange ou menace stratégique. Nous avons maintenant l'explication des criailleries italiennes. Et nous mesurons ce que valent les « démocraties. ».

ESPRIT

Numéro de février. Deux articles de N. Spouler : **La voie de l'Ukraine. — Les aspects économiques de la poussée vers l'Est,** nous apportent un point de vue sensiblement identique au sujet de la mêlée impérialiste dans une autre région : une grande bataille se poursuit en Europe centrale, avec des moyens divers. L'Italie joue des tarifs préférentiels, la France et l'Angleterre des investissements financiers, l'Allemagne du système des clearings et de la menace armée. L'Angleterre croit à l'invincibilité de son argent, mais l'Allemagne, dit l'auteur, a un atout : les économies des pays danubiens sont complémentaires de la sienne, et elle a l'avantage géographique. (Pour l'Italie, il nous paraît à nous qu'elle joue un jeu de dupe.) Quant aux visées allemandes vers l'Ukraine, elles sont dans la tradition de la politique allemande bien avant Hit-

ler, Les fluctuations politiques de la Roumanie, de la Pologne, de la Hongrie, de la Yougo-Slavie ne sont que les aspects extérieurs des influences sourdes qui s'exercent en silence, à l'intérieur de ces pays, et traduisent plus ou moins leurs inquiétudes et leurs hésitations. Même les grands impérialistes des axes Paris-Londres, Berlin-Rome, se trouvent parfois en conflit d'allié à allié où s'entendent d'adversaire à adversaire. Les grands mots n'ont pas plus de valeur dans la bouche d'Hitler que dans celle de ses rivaux : il se sert **du « principe des nationalités »** pour faire son Europe à lui. Et l'auteur rappelle à juste titre que « la politique n'est souvent que l'ombre des rapports économiques. ».

En ce qui nous concerne, nous professons que de cet enchevêtrement d'intérêts qui s'opposent, il serait bien surprenant que la guerre ne sorte pas, en dépit des compromis munichois. Si les « démocraties » plient, si même une partie des congrégations financières et industrielles sont prêtes à accepter la tutelle d'Hitler pour se garantir des bouleversements sociaux en gestation (thèse Nouvel-âge), il nous paraît évident qu'elles n'attendent qu'un craquement dans les systèmes totalitaires pour relever le front. Notre pacifisme ne saurait donc s'accrocher aux basques du pacifisme transitoire de notre impérialisme (comme le fait le syndicat de l'Enseignement du Rhône dans un ordre du jour récent.)

J. PERDU.

L'ECOLE EMANCIPÉE

N° 11

La « politique de fermeté » mène à la misère, au fascisme et à la guerre. (G. Serret.) L'auteur n'a pas de mal à le démontrer. Mais nous croyons que tout n'est dit quand on a fait cette constatation. Le tragique de la situation, c'est que la « politique de conciliation » mène exactement aux mêmes choses. Ce sont deux politiques menées par des clans bourgeois et le prolétariat qui intervient dans un sens ou dans l'autre se place sur le terrain bourgeois. Il n'y a plus de politique prolétarienne autonome. **Lendemain de Munich.** (Guilloré.) La guerre a reculé parce que la fraction la plus nationale de la bourgeoisie française, de même que la Cité anglaise, ne la voulaient pas pour cette année. Mais ce compromis intercapitaliste n'en récèle pas moins dans ses flancs tous les germes de guerre. Et à ceux qui acclamèrent Daladier, l'auteur rappelle Agadir et le « pacifiste » Caillaux de 1911. **Vers la médiation en Espagne.** (A. Richard.). L'auteur examine les facteurs qui militent pour et contre cette solution. Mais les impérialismes des axes pourront-ils se mettre d'accord ? Richard estime, si douloureux que ce soit, que la médiation — la possibilité d'une victoire « républicaine » et encore moins prolétarienne étant exclue, — serait un moindre mal. Celà semble vrai.

La guerre s'étend en Chine. Jean Bernier en analyse les causes : elles ne sont pas idéologiques (démocratie contre fascisme), mais simplement inter-impérialistes. La Chine est un dernier ballon d'oxygène pour le système capitaliste déclinant, à la recherche de débouchés. Après la victoire militaire du Japon appauvri, la toute puissante finance anglaise et américaine conserve l'espoir de continuer le business. Cela explique l'attitude ambigüe de Londres et de Washington. La rivalité anglo-américaine persiste en Chine, malgré une apparente solidarité. **Mensonge de la presse.** (Gassies et Larrère), **Psychomachie ou colique universelle.** (F. Bernard.). Est-ce, comme le croit Bernard, la peur universelle qui a sauvé la paix ? Point de vue par trop simpliste.

En résumé : quelques bons articles d'analyse ; d'autres de pure littérature quelque peu anachronique. (ex : **Cela ne changera-t-il jamais ?** — Monacelli.). Mais nous n'avons pas trouvé dans ce numéro la réponse à l'interrogation qui nous point : que faire ? On peut se réjouir d'avoir échappé à la catastrophe, répéter à satiété que Munich était la meilleure solution, clamer qu'on préfère vivre. Tout celà est négatif au regard des événements qui se déroulent à un rythme croissant. Le problème de la paix demeure posé, tragiquement. Le prolétariat français, profondément divisé, non seulement n'a pas trouvé la cherche même pas.

J. PERDU.

Après la défaite Espagnole

La chute de Barcelone annonce la fin de la guerre civile espagnole. Désormais il est bien difficile d'espérer un redressement quelconque d'une situation qui aparaît comme désespérée. La politique de conservation sociale qui fut celle du « Frente Popular », depuis juillet 36, a brisé le dynamisme et l'ardeur combattive des masses. Les mots d'ordre nationalistes substitués aux conquêtes révolutionnaires et qui assimilent à une guerre contre l'envahisseur la lutte des deux Espagnes ont donné toute la mesure de leur nocivité.

La démoralisation des couches sociales les plus résolument antifascistes est le résultat de cette politique démagogique qui jointe aux privations cruelles de la guerre a fait plus pour la victoire de Franco que la pénurie des armes ou l'inexpérience des cadres. Les « troupes italiennes et les forces espagnoles à leur service », formule rituelle de tous les communiqués, qui servit à maquiller le véritable caractère de la lutte, en la transposant du plan intérieur au plan extérieur, provoqua du même coup une chute verticale du potentiel d'énergie des masses. Le conservatisme social du Front populaire servi par l'intérêt russe a engendré la faillite de l'antifascisme dans un pays où ce mot prenait en face des forces archaïques d'une société croulante, une véritable signification révolutionnaire. Que cet exemple qui met si bien en lumière l'inconsistance des formules démocratiques, nous serve au moins de leçon.

Rejetée du champ de la Révolution, l'Espagne est devenue un simple atout dans la querelle impérialiste qui divise l'Europe. Anglais et Italiens s'affrontent sur le cadavre de la République. La puissance financière de la Cité se heurte aux armes victorieuses du fascisme.

L'occupation à l'improviste de Minorque, l'élimination récente du gouvernement Négrin, la promesse faite à Franco de l'aider pécuniairement, manifestent la volonté farouche des Anglais d'obtenir coûte que coûte le retrait de l'Italie de la Péninsule. Quant à cette dernière, il est permis de penser qu'elle n'abandonnera pas sans de sérieuses contre-parties, une position qu'elle a conquise aux prix de tels sacrifices. Aussi les semaines à venir vont-elles sans doute être marquées par des éclats spectaculaires accompagnés de marchandages dans la coulisse. La puissance sans cesse accrue du réarmement britannique pèsera d'un poids décisif dans la balance et décidera peut-être du résultat.

Vaincu en Espagne, agonisant en France, réduit au Kremlin à se contempler le nombril, le Front populaire croit triompher dans la Cité Vaticane. Après la mort de l'illustre Pie XI, soutien inébranlable de la réaction franquiste et adversaire de la réaction raciste, une furieuse bataille de chiens s'est engagée autour du trône vacant. Pacelli, candidat des démocraties, est sorti vainqueur de la mêlée, aux applaudissements de tout ce que l'Europe compte d'hommes de gauche éprouvés. Le libéralisme compte plus pour son salut sur les grimaces du Saint-Père que sur le soutien des classes ouvrières qu'il redoute. Il n'hésitera pas à payer de l'abandon des lois laïques les quelques larmes de crocodile que le Pape versera sur la misère des temps présents.

Pour le reste, la lecture des journaux franquistes nous donne une idée fort juste des opinions du nouvel élu. Avant même son installation, ce dernier s'est empressé d'affirmer sa complète solidarité avec les massacreurs de Badajoz et son espoir en une heureuse issue de la croisade espagnole.

MASSES.

NOTA. — L'éditorial ci-dessus nous est parvenu trop tard pour lui donner sa place habituelle, nous nous en excusons auprès de nos lecteurs.

Imprimerie spéciale de « MASSES ». *Le Gérant* : J. THOMAS.

En camaraderie par des ouvriers syndiqués